



ATHÉNÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE

SPÉCIAL:
FARIDA,
PEINTRE OU PRINCESSE?



N° 28

4^{me} année
avril 1981

5 fr. le numéro

Ont contribué à ce numéro:

Mmes ANDREINA et FARIDA d'ÉGYPTE, MM. Victorin DIEU de BELLEFONTAINE, David HALBERSTAM, Paul A. LADAME, Marshall McLUHAN, MICHELANGE, OLIPHANT, Jean d'ORMESSON, Peter PERUTZ, PUNCH, William RAPPARD, et Woodrow WILSON.

Les



EDITIONS
du TRICORNE

vous présentent



Au format 22 × 22 cm

Genève et ses rues

un livre de 80 pages avec
20 illustrations de
Th. Clauson

Prix: Fr. 21.—

Edition de luxe: Fr. 70.—

Genève... industrielle

un livre de 40 pages,
avec illustrations
de Pécut

Prix: Fr. 7.—

Relié: Fr. 25.—

Commande à envoyer à:

ÉDITIONS DU TRICORNE

5, route des Jeunes — CH-1211 GENÈVE 26 — Tél. (022) 43 16 00

**Il s'agit finalement
de choisir entre
une compagnie
qui se satisfait de
vous transporter
et celle qui,
en vous transpor-
tant, sait comment
vous satisfaire.**

swissair



1931
1981



AU SOMMAIRE DE CE NUMERO :

- Editorial	3
- Assemblée générale de la Classe A+A. Extrait du rapport présidentiel	5
- Peter PERUTZ : L'évolution d'une entreprise est-elle compatible avec celle d'un individu ? Oui...mais comment ?	7
- Andreina : Farida d'Egypte, peintre ou princesse ?	11
- Paul LADAME : Les Mass Media volent toujours plus bas : pourquoi? (VI)...	15
- William RAPPARD : Woodrow Wilson, la Suisse et Genève (4).....	19
- Roland MESSERLI : Visite au CERN insolite (rapport)	23
- Jean d'ORMESSON : Dieu, Sa Vie, Son Oeuvre ; une interview de Victorin Dieu de Bellefontaine	24

A L ' AFFICHE DE L ' ATHENEE

=====

Lundi 13 avril 1981 : Les Classes I+C et A+A réunies présentent :
20 h. 30

L'ÉVOLUTION D'UNE ENTREPRISE ET CELLE D'UN INDIVIDU
SONT-ELLES COMPATIBLES ? OUI ... MAIS COMMENT ?

Conférence de M. Peter PERUTZ
Chef, programme de politique et stratégie d'entreprise,
Institut Battelle.

Lundi 4 mai 1981 : Classe de l'Industrie et du Commerce :
20 h. 30

MICRO - ET MACRO ECONOMIE

(Les détails ne sont pas parvenus à la rédaction
en temps utile pour l'impression)

Lundi 18 mai 1981 : Classe de l'Agriculture et de l'Art de Vivre :
20 h. 30

VILLE, CAMPAGNE, PRESERVATION DE LA NATURE

Le "LIVRE VERT" du Département de l'Intérieur
et de l'Agriculture présenté par son chef,
le Conseiller d'Etat Pierre WELLHAUSER.



ATHENEE

Editeur et Rédacteur responsable : Paul A. LADAME

Rédaction et administration : Palais de l'Athénée,
2, rue de l'Athénée, 1205 Genève - Tél. (022) 20 41 02

Imprimerie : Studer SA, 5, route des Jeunes
1211 Genève 26 - Case postale 228

Abonnements Suisse : 10 numéros : Fr. 40.—

Abonnements Etranger : Veuillez demander le tarif de
l'envoi à la Poste.

Compte de chèques postaux N° 12-6680 Genève

LA SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE, fondée en 1776,
comporte trois Classes :

- Agriculture et Art de Vivre;
- Beaux-Arts;
- Industrie et Commerce.

SON SIÈGE EST AU PALAIS DE L'ATHÉNÉE
2, rue de l'Athénée, CH - 1205 Genève
Tél. (022) 20 41 02

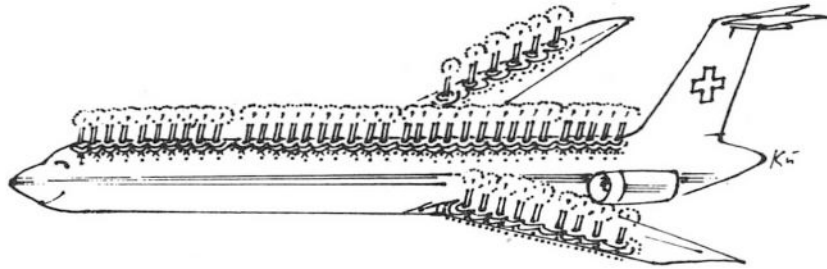


Les articles publiés dans ATHÉNÉE n'engagent
que leurs auteurs et ne reflètent pas nécessairement
l'opinion de la Société des Arts.

La rédaction est heureuse de recevoir des lettres de ses
lecteurs. Elle n'est pas responsable des envois non
sollicités.



A Happy Birds' Day, Swissair!



205-50 (See page 10)

(*)



ATHENEE

annonçait, dans son dernier numéro, la décision du Bureau de la Société des Arts concernant la proposition de "démocratisation" de son nouveau président, Marcel Girardin. Les présidents des trois Classes - représentées ci-dessus en allégorie (*) - étaient chargés de soumettre ce projet à leurs Bureaux, respectivement leur Assemblée générale, pour un avis de principe. Le 16 mars, la question a été directement posée à l'Assemblée générale de la Classe de l'Agriculture et de l'Art de Vivre. Le vote a été clair et net : en faveur de la proposition présidentielle, 57 voix ; contre, zéro ; abstention : une. Quelques jours plus tard, le Bureau de la Classe des Beaux-Arts était à son tour consulté. Selon le rapport de son président, J.-F. Empeyta, la discussion a été exhaustive. Finalement, en tenant compte de tous les aspects, il est apparu que les côtés positifs, constructifs, dépassaient de très loin les éventuels inconvénients. La seule critique que pourrait formuler la Classe des Beaux-Arts, c'est que le projet n'allait pas encore assez loin dans l'unification. Enfin, le 21 mars, le Bureau de la Classe de l'Industrie et du Commerce examinait à son tour l'idée du nouveau président de la Société des Arts. Au terme d'une discussion approfondie, il apparut nettement que, sur le principe, tout le monde était d'accord, mais que certains membres désiraient lire une étude futurible examinant toutes les éventuelles conséquences, à long terme, de cette politique de "renouveau".

Bref, maintenant informé des réactions de la "base", Marcel Girardin peut aller de l'avant. Il a enregistré les rapports des présidents des trois Classes avec satisfaction et a aussitôt lancé une nouvelle idée, que les membres du Bureau auront tout le loisir de cogiter avec leurs collègues. Il s'agit d'ouvrir le Palais de l'Athénée plus largement, en dehors des conférences, des débats, des expositions. Les salons, d'ordinaire impénétrables, seraient ouverts aux Sociétaires, peut-être l'après-midi, pour venir y prendre le thé avec leurs amis, se réunir par petits groupes, lire les journaux : en un mot, pour servir de Club-House. Ainsi seraient

(*) 205 - 50 : l'explication se trouve à la page 10.



resserrés les liens entre les membres de la Société des Arts et leurs amis, entre les Genevois et les visiteurs de notre Cité. Ainsi serait éliminé le caractère de musée, pour ne pas dire de mausolée, de monument un peu désuet, pas mal décrépi, austère, sombre et vieillot, qu'à tort ou à raison la rumeur publique confert au Palais construit pour la Société par le libérateur de la Grèce, Jean-Gabriel Eynard. Bien sûr, il faudra calculer un budget, essayer de "savoir où l'on va", mais il est bien sympathique, et fort réjouissant, de pouvoir noter que, pour le nouveau Président, confronté par de graves soucis financiers pour la restauration de la maison, l'ambiance générale de la Société, l'atmosphère civique et sociale, est un préalable essentiel.

Cela va de soi, dites-vous ? Oh, mais pas du tout : c'est au contraire proprement révolutionnaire. Car cette note d'optimisme résolu tranche de manière réjouissante sur l'atmosphère de sinistrose générale que "la situation" fait peser sur notre civilisation occidentale. La "situation" de crise, de chômage, d'inflation, de danger de guerre, et tous ces autres maléfices complaisamment étalés, ressassés, montés en épingle, soulignés par les mass mediocrates.

Il est réjouissant que, en dépit de cette "situation", sinon créée du moins envenimée dans le but de fomenter partout le découragement, le mécontentement, le ras-le-bol, l'assemblée A+A unanime a décidé de faire confiance à celui qui se faisait l'avocat de la "démocratisation" (vocalbe horripilant, mais clair). Il est également plaisant que les Bureaux des deux autres Classes se soient ralliés à cette idée, après une discussion ne laissant aucun aspect dans l'ombre. Le choc des idées est précisément le rôle de ces Bureaux, où chacun doit se sentir libre de "penser à haute voix". Parmi les objections, ou, plus précisément, les hésitations, il y en a deux qui méritent d'être relevées, car elles sont d'un intérêt général. La première a été avancée par un trésorier - qui était ainsi absolument dans son rôle - manifestant son inquiétude, au cas où l'on proposerait un jour une augmentation, même minime, des cotisations. Il craignait des démissions en masse. La réponse est



Anna Eynard-Lullin aurait aimé l'idée d'utiliser comme "club" le Palais que son mari faisait construire pour doter Genève d'un "forum" de discussions.

simple : il y a toujours eu et il y aura toujours des mouvements de l'effectif des membres. Ce qui importe, c'est d'offrir des prestations compensant largement l'effort financier consenti. Il ne faut pas se laisser paralyser par crainte de perdre le bois mort.

L'autre objection consistait à dire qu'un accord de principe ne pouvait pas être donné, tant qu'on n'avait pas formulé par écrit toutes les conséquences possibles et imaginables, qui devraient être discutées en comités et groupes d'étude, pour pouvoir formuler des contre-propositions éventuelles. Etc.

Ce formalisme est non seulement stérile, mais suicidaire. Il rappelle irrésistiblement la discussion byzantine au sujet du sexe de l'ange, alors que l'ennemi était aux portes de la ville. C'est en allant de l'avant que notre Société prouvera le bien-fondé de cette nouvelle politique.

Paul A. LADAME



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA CLASSE A+A

Extraits du Rapport du Président Paul LADAME.

L'ASSEMBLEE GENERALE de la Classe de l'Agriculture et de l'Art de Vivre du 16 mars 1981 revêtait une importance toute particulière. Il s'agissait de savoir si, deux ans après être sortie d'un quart de siècle de léthargie, elle saurait assumer ses responsabilités et, ainsi, se montrer digne du rôle pionnier joué par les grands ancêtres, il y a cent soixante ans. Or non seulement les membres de la Classe se sont déplacés en grand nombre - en proportion beaucoup plus élevée, en tous cas, que pour une assemblée générale ordinaire ; mais ces membres ont pleinement rempli leur rôle de libres citoyens. Nous avons dit, dans notre éditorial, que la proposition du nouveau président de la Société des Arts, Marcel Girardin, de "démocratiser" la société, avait été adoptée à l'unanimité et nous n'y reviendrons pas. Une autre décision mérite un bref commentaire : celle de revenir, dans les activités de la Classe, à l'année civile. Elle a été adoptée par une petite majorité, alors même qu'elle entraînait une situation délicate : l'impossibilité, pour le nouveau trésorier, de présenter des comptes définitifs. Le président a posé à l'Assemblée la question de confiance : acceptait-elle que les comptes lui soient présentés pour deux ans, lors de la prochaine Assemblée générale ordinaire, en mars 1982, ou voulait-elle une assemblée extraordinaire, pour la seule présentation des comptes, à fin juin 1981 ? C'est à l'unanimité que les membres présents ont dit leur confiance. Qu'ils en soient remerciés. Car la confiance est une denrée qui se perd. C'est dans le prochain numéro que paraîtra le texte de Mme Lise Girardin. Voici, en revanche, un extrait du rapport présidentiel :

En juin dernier je vous ai dit, et je vous répète aujourd'hui : la partie de loin la plus importante, la partie cruciale, vitale, de nos activités invisibles - de vos activités, à vous tous, à nous tous - est *le recrutement* de nouveaux membres pour étayer notre Classe de l'Agriculture et de l'Art de Vivre. Je suis heureux de vous dire que nous faisons des progrès.

Le recrutement des membres

Lors de l'avant-dernière Assemblée générale, en 1979, notre Classe comptait environ nonante (90) membres. En juin 1980, elle arrivait à environ cent quarante (140). Aujourd'hui, je peux vous annoncer que nous nous approchons du cap des deux cents (200), si nous ne l'avons pas passé. Ce n'est pas mal. Ils ne reste plus qu'à doubler ce chiffre et on nous prendra de nouveau au sérieux, comme nos prédécesseurs, il y a 160 ans, quand la Classe de l'Agriculture montrait aux autres le chemin à suivre pour que la Société des Arts puisse vraiment remplir

la mission pour laquelle elle avait été créée, un demi-siècle plus tôt. Au cours des trois ans qui viennent, la Société des Arts sera présidée par M. Marcel GIRARDIN, qui est issu de nos rangs. Nous devons tout faire pour l'aider dans sa tâche, non seulement en théorie, amicalement, de loin ; mais très concrètement, en prenant la décision, chacun d'entre nous, de recruter au moins un et pourquoi pas deux ou trois nouveaux membres. Il suffit d'avoir toujours sur soi quelques formulaires de demandes d'adhésion, et de les faire signer quand quelqu'un manifeste son intérêt pour nos activités. Vous verrez que vos amis seront tout heureux et fiers d'adhérer à une société aussi dynamique. Pour les convaincre, rappelez-vous de cette formule admirable de St Augustin : "On prend plus de mouches avec une goutte de miel qu'avec un tonneau de vinaigre."

A ce sujet, je tiens à rendre un vibrant hommage à notre soeur, la Classe de l'Industrie et du Commerce, dont le Bureau a accepté

Suite page 6.



avec joie d'organiser certaines soirées en commun avec nous, non seulement pour que nous puissions convoquer les membres des deux Classes, mais pour qu'elle puisse prendre à sa seule charge les frais de réception dans les Salons, après les débats ou les conférences, réceptions très importantes, puisqu'elles marquent toute la différence qu'il y a entre une émission de télévision à laquelle vous assistez en téléspectateurs passifs, et une soirée au Palais de l'Athénée, que vous passez en contact actif avec les orateurs et les autres invités, réceptions vitales donc, mais qui dépassaient nos possibilités financières.

C'était bien la moindre des choses de les épauler, de notre côté, dans l'organisation ou la présentation de telle ou telle conférence. Lorsque cette collaboration, cette solidarité, s'étendront aux trois Classes de la Société des Arts, celle-ci aura accompli un pas décisif vers la renaissance qu'elle a entrepris sous la ferme direction de son ancien Président, M. Eric CHOISY, qui vient de passer le flambeau à M. Marcel GIRARDIN. Direction ferme, dévouée, compétente. M. CHOISY a vraiment été un président hors classe. Il mérite notre profonde reconnaissance...

Hors classe, c'est aussi le premier objectif que s'est donné M. Marcel GIRARDIN, en proposant de faire de tous les membres des trois Classes des sociétaires à parts entières de la Société des Arts, statut qui n'est réservé aujourd'hui — réminiscence désuète du XVIII^e siècle — qu'à 25 Sociétaires, membres du Comité, par Classe. Nous reviendrons sur ce point dans un instant. On peut l'appeler "démocratisation", pour utiliser un mot à la mode, mais alors que cette dernière, dans le jargon politique, désigne un processus d'égalisation vers le bas, en coupant les têtes, M. GIRARDIN entend, au contraire, élever l'ensemble vers le haut, en supprimant des privilèges d'une autre époque, dont la contrepartie, d'ailleurs, consistait à fournir à la Société, très généreusement, ses talents et son argent.

Or, les temps ont changé. Rares sont aujourd'hui ceux qui disposent de temps et d'argent. Plus rares encore ceux qui en disposent généreusement, dans un but désintéressé, en se dévouant pour une cause qu'ils jugent digne de tels sacrifices. Notre Société des Arts constitue-t-elle une pareille cause ? Toute la question est là. J'en suis, pour ma part, convaincu et c'est bien pourquoi vous me voyez encore à cette tribune.

Je crois qu'à notre époque, où le développement prodigieux des moyens de communications électroniques, les mass media, ont rendu la Terre toute petite, en permettant l'information instantanée de tout le monde sur n'importe quoi tout le temps, on a finalement créé une telle vertigineuse cacophonie que plus personne n'entend rien à rien, et moins encore quelqu'un d'autre, et moins que tout autre lui-même. La radio — cent postes de radio, si vous prenez la peine de parcourir les diverses longueurs d'onde ; la télévision — quatre ou six postes, demain trente ou quarante — et la presse, celle-ci de plus en plus uniformisée, car elle utilise les mêmes dépêches des mêmes agences, et bien d'autres mass media encore, vous arrosent, jour et nuit, vous bombardent, vous matraquent, vous harcèlent, ne vous laissent pas une minute pour réfléchir, aliènent votre liberté de réflexion, aliènent votre liberté tout court, vous rendent esclaves de la drogue qu'ils distillent à jet continu, vous volent votre dignité humaine. Car ils ne visent, ils ne peuvent viser, que la quantité : la quantité la plus grande, la plus anonyme, la plus obéissante possible : les uns pour vous imposer leur idéologie totalitaire, les autres pour vous imposer l'achat de leurs produits. La quantité, c'est la masse : le règne de la masse ? Non : l'esclavage de la masse. La qualité, en revanche, c'est l'individu : c'est vous et c'est moi, car chacun d'entre nous s'efforce de préserver son individualité, s'efforce de rester un Moi différent, distinguable, distingué de l'autre.

Les mass media, selon la devise célèbre de Larousse : "sèment à tout vent". Ils sèment pour la masse, aveuglément, irresponsablement, au hasard et ne connaissent, en retour, que des quantités mesurables : tant d'auditeurs, tant de lecteurs, tant de téléspectateurs. Ils ne communiquent pas avec vous, ils vous arrosent à sens unique. Ils ne vous informent pas, puisqu'ils ne savent pas si vous avez entendu, si vous avez écouté, si vous avez compris leur message. "Le message, c'est le massage", a dit Marshall McLuhan.

Une petite société comme la nôtre, au contraire, ne s'intéresse pas à la quantité, mais seulement à la qualité. La qualité est sa raison d'être comme la quantité est celle des mass media. La qualité, dès le départ, a été la raison d'être de la Société des Arts. La qualité intellectuelle des uns et la qualité manuelle des

Suite page 14.



L'ÉVOLUTION D'UNE ENTREPRISE EST-ELLE COMPATIBLE AVEC CELLE D'UN INDIVIDU? OUI! MAIS COMMENT?

Depuis la fin de la Deuxième guerre mondiale, la croissance des entreprises, dans les pays très industrialisés, s'est déroulée en quatre étapes. C'est le passage de la troisième à la quatrième étape qui nous intéresse surtout, car il correspond à un tournant dans la façon de penser. Pour que la croissance puisse se poursuivre, il faut élaborer une image *qualitative* de l'orientation, à long terme, de l'entreprise, avant d'établir des objectifs quantitatifs. D'abord ETRE, ensuite AVOIR.

Cette séquence, d'abord ETRE et ensuite AVOIR, est un élément conceptionnel qui, précisément, correspond au développement d'un individu. Pour apprécier la portée pratique de cette correspondance, qui ne fera que croître dans l'avenir, voyons les étapes caractéristiques de ce développement.

1. Les étapes marquant le développement d'une entreprise

Première étape

Au lendemain de la Guerre, il a fallu rattraper un grand retard pour tenter de satisfaire les plus urgents besoins. La capacité de production était encore très limitée. Produire devint alors le but suprême de toute entreprise, reléguant au second plan tous les autres. La fonction "vente" n'existait pour ainsi dire pas. On se contentait d'un seul de ces éléments : la distribution des produits fabriqués. La réussite d'une entreprise se mesurait à sa capacité de produire en grandes quantités. D'où une spécialisation technique et technologique toujours plus poussée. La planification, même sur le plan purement quantitatif, ne jouait qu'un

par Peter Perutz,
Chef du Programme
de Politique
et Stratégie d'Entreprises
Battelle-Genève



rôle relativement effacé. Elle cédait la place à des improvisations, qui, aujourd'hui, nous paraissent quelque peu acrobatiques.

Deuxième étape

Les besoins les plus pressants étant satisfaits et la capacité de production augmentant, les marchandises trop chères et celles dont la fabrication était négligée ne trouvèrent plus preneur. En conséquence les entreprises les mieux avisées se mirent à rationaliser leur production, pour en abaisser le coût. L'organisation de l'entreprise y gagna en importance. Elle eut désormais pour objectif de fournir, à un moment donné, un produit de qualité uniforme. Les premiers vendeurs, spécialement formés à cette tâche, se mirent à prospecter les marchés pour, au propre sens du terme, recruter des clients. Néanmoins, la spécialisation des entreprises restait encore essentiellement d'ordre technique et technologique. Alors qu'il n'était guère possible, au cours de la première étape, de parler de planification quantitative de la commercialisation, on pouvait commencer à envisager certains de ses éléments.

Au cours de cette étape, en résumé, la planification ne se conçoit, le plus souvent, qu'à court terme, parfois seulement à moyen terme.

Bref Curriculum Vitae de Peter Perutz

Peter PERUTZ, ingénieur diplômé de l'EPFZ (1962), s'est spécialisé tout d'abord en matière d'organisation industrielle, ce qui lui a servi plus tard dans l'industrie mécanique desservant le secteur du bâtiment en France et en Italie. Très tôt Peter Perutz s'est intéressé aux problèmes des nouveaux produits, à savoir leur identification, leur planification, leur intégration dans une entreprise donnée, leur lancement sur le marché, ainsi qu'aux problèmes de la liaison entre le marketing, la production, l'achat et la distribution, au moyen d'un modèle de programmation intégrée de production pour produits de grande consommation au sein d'une entreprise à caractère multinational.

Son expérience s'est ensuite étendue au domaine du marketing des produits à caractère industriel.

A Battelle-Genève depuis 1968, Peter Perutz a dirigé des études technico-économique et par la suite s'est concentré plus particulièrement sur des études de "politique et stratégie d'entreprises" (p. ex. diversification, reconversion d'entreprises industrielles) noyau d'un effort pluridisciplinaire dans ce domaine. Depuis 1972 et périodiquement ses réflexions sont récapitulées sous forme de publications. Rencontrant un intérêt grandissant, ses publications ont été reprises par des revues de plusieurs pays.



Il existe aujourd'hui encore des entreprises qui, entièrement ou pour certains secteurs de leurs activités, n'ont pas dépassé cette deuxième étape.

Troisième étape

La rationalisation de la production et l'organisation de l'entreprise, se sont bientôt développées à un tel degré d'efficacité, qu'il est devenu possible de fabriquer, en grandes quantités, des produits aussi nombreux que divers. La conception du *marketing* a évolué en conséquence. Le but visé est désormais d'adapter les possibilités de production à la demande. De nombreux instruments de *marketing*, tels que les études de marché, le "merchandising", la publicité et la promotion des ventes auprès du public, sont toujours mieux élaborés. Le centre de gravité de la spécialisation des entreprises se déplace de la production à la vente. La coopération entre ces deux fonctions de l'entreprise est devenu chaque jour plus complexe. Il a fallu la planifier, pour qu'elle puisse être assurée effectivement. On a élargi l'horizon de la planification, c'est-à-dire le point, dans le temps, sur lequel elle est axée. De plus en plus, on recourt à la planification à longue échéance, afin de pouvoir intervenir, au moment voulu, de façon ordonnée. A l'heure actuelle, la plupart des entreprises, dont les affaires marchent bien, se trouvent à cette étape de leur essor.

Quatrième étape

Une nouvelle optique est désormais nécessaire. Les raisons qui militent en sa faveur sont les suivantes : étant donné le vaste arsenal d'instruments d'une extrême efficacité dont dispose notre époque, la question n'est plus de savoir "comment", mais "pourquoi". Il est maintenant possible d'acheter, clé en main, une aciérie qui, de surcroît, sera prête à entrer rapidement en service ! Autrefois, il fallait une génération entière pour mener à bien une telle tâche. Aujourd'hui, le problème consistant à définir l'orientation, à long terme, d'une entreprise, devient de plus en plus décisif et compliqué. L'éventail des possibilités qui s'offrent, à des entreprises de plus en plus nombreuses, ne cesse de s'élargir. Les objectifs courants, par exemple doubler la production, s'assurer une part plus importante du marché, ou accroître le profit de x% paraissent trop simplistes dans l'environnement international et pluridisciplinaire qui est le nôtre.

En outre, les collaborateurs d'une entreprise sont de moins en moins disposés à subordonner leur travail à des objectifs aussi simples que

"doubler la production au cours des cinq prochaines années", ou "accroître d'ici à 1985 de x% le profit par rapport au capital investi". Leurs objectifs sont plus complexes, et de nature essentiellement qualitative. Les facteurs sociologiques, techniques et économiques sont également respectés. Il paraît inhumain de viser uniquement le profit, c'est-à-dire une seule variable quantitative et économique. Le travailleur d'aujourd'hui veut savoir quel effet son travail peut avoir sur la Société.

Toute entreprise doit se plier à l'évolution du milieu ou, mieux encore, la devancer. Si le dessein de l'entreprise s'aligne pour l'essentiel sur la nature de ce milieu (et non sur un produit ne représentant qu'un élément de l'évolution de l'environnement), l'adaptation de l'entreprise à son milieu se fera sans à-coups.

Pour une entreprise, cela signifie, pratiquement, qu'il lui faut étudier attentivement les problèmes fondamentaux des hommes et contribuer à les résoudre. Un exemple, montrant la transition de la troisième étape à la quatrième, est décrit en détail, pas à pas, dans une de nos publications*. Il s'agissait d'une entreprise spécialisée dans la fabrication d'appareils électro-mécaniques, se transformant en spécialiste de la solution de problèmes de sécurité publique, d'abord dans la région où elle avait son siège puis, par la suite, dans l'ensemble du pays. La transition s'est néanmoins faite en souplesse !

Le diagramme de la page de droite appelle les commentaires suivants :

- Les entreprises ont tendance à passer directement de la première à la quatrième étape dans le sens de la flèche.
- Il n'est cependant pas nécessaire que chaque entreprise se développe en passant par toutes les étapes. Après avoir parcouru une étape, elle peut redémarrer à un niveau supérieur, tout en restant dans la même phase de développement. Par exemple, une entreprise déjà spécialisée dans le *marketing* (étape No 3) élabore une nouvelle conception de vente, le *leasing* en l'occurrence, et se renouvelle ainsi au sein de l'étape No 3.
- Suite à la quatrième étape, il y a généralement un lien avec le début de la première, mais à un niveau supérieur. Un fabricant d'automobiles, par exemple, devient un spécialiste en matière de transport en général. Il découvre des solutions nouvelles aux problèmes existant dans ce domaine, telle la



Sous forme de diagramme, cette évolution se présente ainsi:			Notions-clé correspondant à l'évolution	
Etape No 1	No 2	No 3	No 4	
Trop peu		➔	Trop	
Know-how		➔	Know-what	
Pouvoir		➔	Vouloir	
Avoir		➔	Etre	
Quantitatif		➔	Qualitatif	
Analyse		➔	Synthèse	
Bénéfice comme objectif		➔	Bénéfice comme étalon permettant d'évaluer la sélection des objectifs	
Un objectif		➔	Un but couvrant une hiérarchie d'objectifs	
Spécialisation des compétences des métiers traditionnels		➔	Nouveaux métiers exigeant une nouvelle combinaison de compétences	

bande roulante "inner city". Cette dernière exige de nouveaux matériaux, de nouveaux procédés de fabrication. Ce nouveau produit constitue, et c'est l'essentiel, une avance technologique ou économique par rapport à la concurrence.

- L'entreprise qui poursuit des activités diverses peut se trouver engagée, simultanément, dans des étapes différentes. Cette situation peut engendrer une incohérence qui, habituellement, se reflète par des difficultés au niveau de l'organisation.
- En approchant de l'étape No 4, celui qui décide en dernier ressort, au sein de l'entreprise, est souvent amené à revoir la nature de son entreprise et à établir une nouvelle hiérarchisation des objectifs pour continuer à fonctionner de façon efficace.

2. Les étapes suivantes marquent le développement d'un individu (voir page suivante)*

Cas No 1 : Si l'individu, dans son développement, s'arrête à la première étape, on le considère généralement comme un cas patholo-

gique, quoique son pouvoir d'apprendre soit souvent mésestimé.

Cas No 2 : L'individu acquiert des techniques, mais, par manque de développement de sa personnalité, leur utilisation reste imprévisible. Il peut facilement être manipulé par autrui et, ainsi, devenir un élément susceptible de déséquilibrer ou même détruire la Société.

Cas No 3 : L'individu développe sa personnalité en harmonie avec les techniques acquises. Sa réussite est néanmoins incomplète, car, du point de vue de la Société, ne créant rien, il reste inutile. C'est souvent "l'intellectuel" au plus mauvais sens du terme.

Cas No 4 : L'individu s'efforce de contribuer à la solution des problèmes qui se présentent au sein de la Société. Il identifie, confronte, surmonte et finalement change une situation donnée. Par là même, il se transforme lui-même. Il atteint un niveau supérieur d'existence.

Telles sont les diverses étapes du développement de l'homme.



3. Portée pratique de la convergence conceptuelle entre le développement d'une entreprise et celui d'un individu

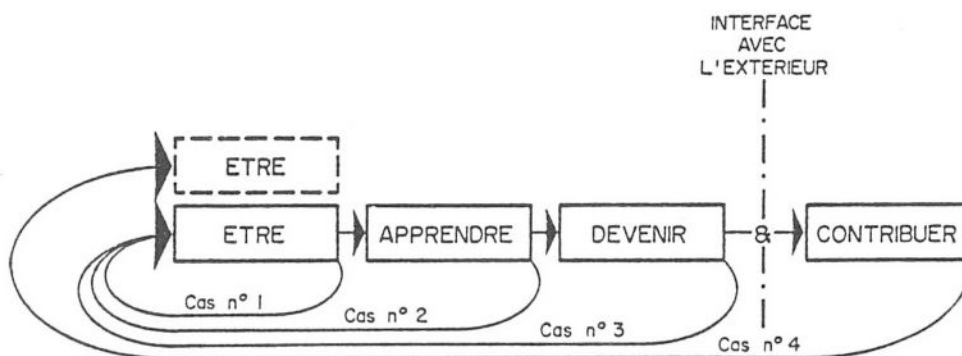
- Une entreprise qui contribue à la solution d'un problème social – par exemple le transport, la sécurité publique ou bien la santé (quatrième étape), exprime la nature de ses objectifs dans des termes correspondants aux préoccupations des individus. Ce langage permet une identification. Il renforce l'intérêt de l'individu à s'engager dans l'entreprise, voire dans son avenir.
- Un individu peut imaginer une multitude de produits, ou de services, qui permettront de mettre en oeuvre ces objectifs de nature qualitative. Cela renforce une attitude constructive et innovatrice, qui se traduira par un produit vendable sur le marché.
- Les syndicats ouvriers peuvent parfaitement formuler des revendications au-delà des discussions à court terme, dans un langage à la fois compréhensible pour leurs adhérents et utile pour l'avenir de l'entreprise. (Il est intéressant de noter que ce sont parfois des représentants syndicaux qui poussent, dans

certain pays et certains cas, la direction d'une entreprise à reformuler sa conception du développement, dans des termes technologiques, économiques et sociologiques, avant de se livrer au jeu des chiffres).

- La création de nouvelles activités industrielles a de plus en plus souvent besoin du consentement d'autorités, ou d'institutions n'étant pas nécessairement portées vers les affaires. Les représentants de ces organismes, sont habitués à s'exprimer, non pas en données abstraites, mais en termes concrets, tels que transport, sécurité publique, santé. Pour l'industriel, c'est un avantage d'apporter, par ses produits et ses services, une contribution à des problèmes économiques, sociaux ou même politiques, de cet ordre. Cela facilite la compréhension mutuelle entre, d'un côté, l'individu engagé dans une entreprise, l'entrepreneur et, de l'autre, l'individu qui représente le point de vue des autorités.

C'est ainsi que l'évolution d'une entreprise et celle d'un individu est non seulement compatible, mais bénéfique pour tous ceux qui y contribuent dans un esprit constructif.

2. Les étapes suivantes marquent le développement d'un individu*



* L'auteur remercie le Prof. E. Berschberg, de l'université de Lausanne, qui pour la première fois, lui a offert la possibilité de développer ce sujet.

(Solution de la page 3)

205—50

L'Office National Suisse du Tourisme a eu la charmante idée d'offrir une fleur à SWISSAIR à l'occasion de son cinquantième anniversaire : un bel oiseau, porteur de 50 bougies. Notre dessinateur a imaginé que l'avion survolait une forêt de 205 bougies : celles de l'anniversaire de la Société des Arts de Genève, née le 18 avril 1776 - 77 jours avant les Etats-Unis d'Amérique. A notre tour d'offrir une fleur à Swissair, qui nous a soutenu depuis toujours.



FARIDA D'ÉGYPTE: Peintre ou Princesse?

par Andreina.

A

l'occasion du vernissage des oeuvres de Farida d'Egypte, il y avait, bien sûr, un grand cocktail diplomatico-mondain. Dans le cadre élégant du Salon Mikado de l'Hôtel Intercontinental se pressait tout ce que la Genève internationale compte d'Excellences, de banquiers, de commerçants, de fonctionnaires à "CD" et de jolies femmes.

Le champagne coulait à flots et tout le monde semblait heureux de se retrouver, dans une grande fraternisation de gens du monde. Tous les amis de l'Egypte, qu'elle soit royale ou républicaine, étaient là. Sous les spots tournicotants, les papotages allaient leur train. Chacun voulant voir et se faire voir, tournait le dos aux peintures. La Reine, elle, ou le peintre ? ... restait invisible. C'était le vernissage. Un fameux lundi soir. Une semaine plus tard, l'exposition serait terminée. Il fallait pourtant avoir vu les tableaux.

Alors je suis revenue, toute seule, sans aviser Sa Majesté, ni même M. Nabil Saad. Il n'y avait personne, dans le Salon Mikado. Seulement les peintures de Farida et moi. Je les ai regardées, une à une, en prenant mon temps, en prenant du recul. Je suis revenue sur mes pas. J'ai peu à peu fait mon choix. "J'aime, un peu, beaucoup, passionnément..." ... et même pas du tout. J'ai essayé de me mettre dans la peau de ce peintre (ou de cette princesse ?) déroutant, envoûtant. Je me suis, en pensées, retrouvée en Egypte, un soir de printemps parfumé, à la tombée de la nuit. Je voulais revoir les Pyramides, au lever de la lune. Quand il n'y a plus de touristes, plus de marchands. La voiture a traversé le Nil. Elle a longé la grande avenue où, précisément, vivait la reine d'Egypte, recluse, lointaine et mystérieuse, dont je ne savais pas, alors, qu'elle avait hérité le don de son oncle maternel, le prestigieux peintre Mahmoud Said, qui a son musée à Alexandrie, où il est né.

Me voici sous la palmeraie bruissante, au seuil du désert. Le sable crisse sous mes chaussures. Au loin, l'abolement d'un chien, ou est-ce un chacal ? La lune ... mais oui, la lune rousse, semble pétrifier les 137 mètres de la pyramide de Khéops. ET puis la lune se voile. Un mugissement, très faible encore, mais qui



*a Madame Andreina d'où
j'attends avec impatience
la critique de ma technique
peinturale et les observations
constructives. Mon bonjour
de l'Egypte
9-2-1981.*



FARIDA



augmente, s'enfle, semble venir du fond du monde. A l'aube naissante, ce sera la tempête de sable

La peinture de Farida, c'est l'Egypte pendant cette force cosmique. Tout est voilé, déformé, mêmes. Elles sont étirées, comme en gémissant. Elles paraissent, s'estompent ; d'autres surgissent, cérébrale, à l'occidentale ... c'est la peinture émouvante, d'une princesse orientale. D'une princesse de toute sa chair, aime son pays, son peuple .. eux et elle, un rideau impénétrable. Un rideau

Après m'être imprégnée de ses oeuvres, je me suis dit. J'ai voulu connaître la recette de son bleu verdâtre dorés. Ses yeux sont devenus tout petits. De la couleur du bois. Elle m'a dit : " C'est un secret ... En fait, c'est ma technique secrète..." Farida semble trépanée de l'éclairage, des spots, du métal, du chalumeau. C'est l'âme de sa peinture que je veux connaître. Ses frémissantes toujours à la recherche de cigarettes. Par exemple, des "babouches rouges", que l'on peut voir en noir et blanc. C'est l'histoire d'une jeune femme. Sa famille a imposé un mari très vieux, mais riche. Elle veut pour connaître l'avenir qu'Allah lui réserve. A travers ce conte, les yeux de Farida brillent, ses mains sont pleines d'accents amoureux. Cette reine, déchue, cosmopolite, est au-dessus de tout. Elle aime son peuple de toutes les manières. Au milieu, entre elle et eux, cette barrière omniprésente



désert, qui l'a tenue à distance, qui l'a empêchée de palper, de sentir, de que. Elle l'a seulement imaginée, derrière le voile qui sépare la Reine de sa patrie. La beauté de Farida, c'est le monde vu par les yeux, le monde du désert, de la nuit. La peinture de Farida est l'Egypte. Elle parle

- A. Le petit futé. 99
- B. Ard Sinaï, 98x69,
- C. Veilleur de nuit
- D. Les Babouches rou



d'EGYPTE

onde. C'est le vent qui se lève. Le vent du désert.
le ...

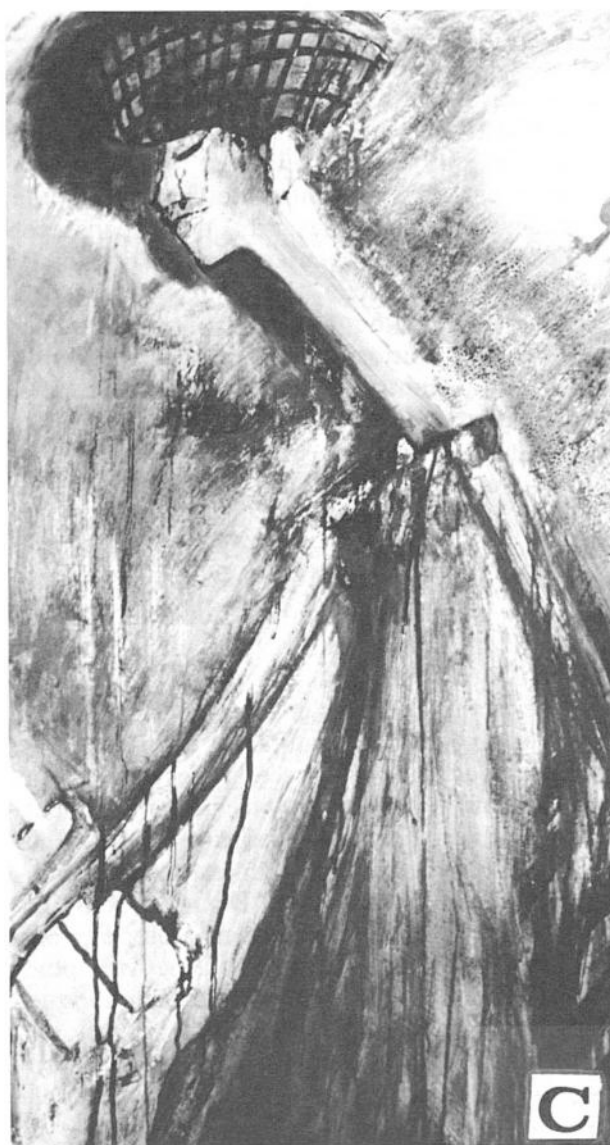
une tempête de sable. Tout est transformé par
é, transfiguré. Les proportions ne sont plus les
t. Les couleurs sont ensorcellées : les unes dis-
t, aveuglantes. Ce n'est pas la peinture froide,
ure frémissante, viscérale, palpitante, plaintive,
princesse qui, de tout son coeur, de toute son âme,
... mais en vit séparée, comme s'il y avait, entre
au comme le sable du désert soulevé par la tempête.

suis longuement entretenue avec Farida d'Egypte.
vraiment royal, et celle de ses mystérieux reflets
la pointe des doigts elle s'est hâtée de toucher
En Egypte, le bleu porte bonheur ... les reflets,
très fière de sa technique, de ses jeux de miroir,
meau. Mais ce n'est pas la technique qui m'inté-
x connaître. Alors elle m'a raconté - ses mains
ettes - les légendes qu'elle illustre. Celle, par
ut voir à droite de cette prose, malheureusement
ne fille très belle, mais pauvre, à laquelle sa
che. Elle va chez la diseuse de bonne aventure,
A elle ? A lui ? Mystère ... Pendant qu'elle ra-
s sculptent ses personnages, sa voix prend des
polite, sans cesse en voyage, aime son pays par-
es fibres de son être. Mais il y a, il y a toujours
ésente, ce rideau du sable soulevé par le vent du

a toujours tenue à
l'a empêchée de tou-
r, la réalité physi-
seulement sentie,
ière le rideau qui
ine de ses sujets,
épare l'exilée de sa
uté de l'oeuvre de
le mystère de l'Orient
x, brouillés du sable
la nostalgie. J'aime
Farida, comme j'aime
parle à l'âme.

ANDREINA

- 99x65,1979
- x69,1980
- uit1974
- rouges1978



C



D



Suite de la page 6.

autres, travaillant en parfaite harmonie, avec un esprit d'entraide, un esprit d'équipe, quasiment sportif. Le but de la Société est "de favoriser, spécialement dans le canton de Genève, l'étude et le développement des arts, de la pensée et de l'économie." La pensée, en 1776, c'était, plus que la recherche théorique, apanage de l'Académie, le choc des idées, impliquant la tolérance ; la curiosité cérébrale, dépassant le propre domaine de connaissances. Les arts, c'était l'application des enseignements reçus pour une réalisation pratique. L'économie, enfin, c'était avant tout "l'ordre dans la conduite de la maison", c'est-à-dire de la République, de son industrie, de son commerce, de son bien-être, de son art de vivre. A la base il y avait un homme, Louis Faizan, un horloger, qui demandait à un autre homme, Horace-Bénédict de Saussure, de lui donner un coup de main. Ou, plus exactement, car Faizan avait certainement la main plus habile que de Saussure, de lui apprendre à perfectionner son tour de main d'horloger, d'orfèvre, en lui inculquant les connaissances théoriques de mécanique, de physique, de chimie, de mathématiques qui lui manquaient. D'autres hommes, pareils aux premiers, se joignirent à eux et, tous ensemble, en équipe, se mirent à oeuvrer pour le développement de notre petite République. La Société des Arts, à l'origine, était un rassemblement d'individus bien diversifiés, qui ensemble formaient une élite, au plus noble sens du terme, élite à la fois intellectuelle et ouvrière, animée du même esprit civique. Le civisme, l'amour du travail bien fait, l'amour de la patrie, étaient les ciments qui amalgamaient les individualités dans cette société élitique.

Dans un mois et deux jours, le 18 avril prochain, il y aura deux siècles et cinq ans que cela dure, avec des hauts et des bas et il y a toutes les raisons pour que cela continue. La barque a été secouée dans le creux de la vague il y a quelques années. La main ferme du timonier Eric Choisy a redressé le gouvernail. Marcel Girardin a repris la barre. Le Président d'honneur surveille la manoeuvre. Et nous tous, nous devons les aider, de toutes nos forces. Il n'y a pas de place pour des gens atteints de mass médiocrité, rendus abouliques par les mass media. Ici, chacun est actif, en petit ou en grand. Chacun peut et veut se rendre utile. En venant applaudir les orateurs invités en la Salle des Abeilles. En leur posant des questions stimulantes. En faisant connaître l'Athénée à leurs amis. Ou tout simplement en payant leur

cotisation ou en appuyant, de toute autre manière, leur Classe ou la Société.

Dans une République de démocratie directe, comme Genève, dans un pays fédéraliste, comme la Confédération helvétique, les petites sociétés, savantes ou patriotiques, ont toujours joué un grand rôle. L'avènement tonitruant des moyens de communications électroniques, maniés soit par des dictateurs ivres de pouvoir, soit par des marchands possédés de la passion du lucre, soit par des innocents jouant en toute naïveté avec cette transposition moderne de la Boîte de Pandore qu'est la Guerre Froide, guerre des nerfs, guerre psychologique, guerre idéologique, qui fait rage sur notre globe depuis 64 ans, semblait avoir tué les petites sociétés. Les fadaises du petit écran fascinaient, envoûtaient, anéantissaient toute volonté. Nos salles se vidaient. Nos trésoreries s'étiolaient. Et, surtout les bonnes volontés de nos dirigeants se décourageaient. A quoi bon ? se lamentaient-ils. "Ils" sont tellement plus forts que nous, tellement plus riches, tellement plus modernes. "Ils", c'étaient les mass media, et surtout la télévision, qui avait même mis k.o. la radio. "Message et massage", disait le regretté Marshall McLuhan, débilite notre société occidentale, qui n'a jamais été immunisée comme le sont les tribus primitives.

Mais le pire est passé. Nous reprenons courage. Notre Classe d'Agriculture, qui avait fait figure de pionnier pendant 150 ans, avait fini par se mettre en hibernation, il y a un quart de siècle. Elle vient de se réveiller, complétant son champ d'action par l'"Art de Vivre", qui comprend tout ce qu'il y a de constructif, de positif, de dynamique, dans l'évolution de notre société moderne. Notre Classe A + A veut faire le pont entre la ville et la campagne. Mme Lise Girardin vous dira tout à l'heure ce qu'elle en pense. Quant à moi, j'en ai terminé avec le rapport du Président, dont vous devez surtout retenir que l'évolution de la Classe, sa croissance depuis deux ans et demi, sont satisfaisants. Mais nous devons faire, et nous allons faire, tous ensemble, encore beaucoup plus, et bien mieux. Surtout, que notre nouveau président, Marcel Girardin, sache bien qu'il peut compter sur nous aussi fermement qu'a pu le faire notre Président d'Honneur, Eric Choisy. Le critère des membres de notre Classe a été décrit par Einstein : "La valeur d'un homme se mesure à ce qu'il est capable de donner et non pas à ce qu'il est capable de recevoir." Merci.



LES MASS MEDIA VOLENT TOUJOURS PLUS BAS

par Paul A. LADAME

POURQUOI? (VI)

Nous avons vu dans le précédent numéro, en nous référant au professeur Karl STEINBUCH, directeur de l'Institut d'Etudes des Communications de l'Université de Karlsruhe, à quel point nous sommes tous manipulés, sans même nous en rendre compte, nous, les consommateurs des Mass Media ... et parfois même leurs producteurs. Dans tous les régimes totalitaires, de Napoléon à Lénine et à Hitler, cette manipulation allait de soi. Mais pourquoi aussi dans notre monde dit "libre" ? Il y a eu un tournant, une déformation, une perversion. Mais où ? quand ? pourquoi ? comment ? C'est ce que nous allons examiner.

LE GRAND TOURNANT

Avant l'avènement des mass media électroniques, avons-nous vu précédemment, la communication obéissait essentiellement à deux impératifs fondamentaux : refléter la réalité, afin que l'homme sache à quoi s'en tenir sur le plan matériel, physique ; et propager des principes moraux, afin qu'il sache à quoi s'en tenir sur le plan métaphysique, spirituel, religieux.

Les moyens d'information électroniques ont changé cela de fond en comble, aussi bien dans les régimes totalitaires que dans les régimes libéraux, quoique pour des motifs opposés et d'une manière curieusement différente. Les régimes totalitaires imposent toujours des principes moraux rigides, parce que ceux-ci étaient la discipline générale. Les libéraux se résignent au laxisme, parce que le sexe, la pornographie, la vulgarité, la violence, la dépravation, se vendent bien. L'argent n'a pas d'odeur. En revanche, les totalitaires ne considèrent comme "réalité" que les faits qui conviennent à leur idéologie. Ils ignorent, censurent, camouflent, travestissent, ceux qui leur sont contraires. Les mass media libéraux, par contre, non seulement recherchent la réalité, mais ont une prédilection morbide pour les faits qui donnent de la civilisation

occidentale une image défavorable : ses faiblesses, ses vices, ses turpitudes.

Certes, il y a des exceptions. Notre étude est forcément schématique. Elle doit se borner à souligner les traits saillants des deux pôles idéologiques du monde d'aujourd'hui, qui servent plus ou moins de modèle à tous les autres systèmes : les Etats-Unis d'Amérique et l'Union soviétique.

EN UNION SOVIETIQUE

De cette dernière, Soljénitsine a dit : "Le mensonge général, imposé, obligatoire, est l'aspect le plus terrible de l'existence des hommes de notre pays. C'est une chose pire que toutes les infortunes matérielles, pire que l'absence de toute liberté civique." (*Lettre aux dirigeants de l'Union soviétique*)

Mais qu'est-ce que le mensonge soviétique ? Alain Besançon l'explique : "Quand M. Brejnev, après Lénine, déclare que le citoyen soviétique est le plus libre du monde, il ne ment pas. Il se réfère à la surréalité, où les mots reçoivent un sens nouveau et très précis. Dans la même réalité idéologique, le citoyen suisse ne jouit pas de la liberté. Le contraire du mensonge est la vérité et reçoit un nom différent. A l'intérieur de la réalité commune, le contraire de la liberté, c'est l'esclavage. Si deux interlocuteurs s'accordent sur le même mot, mais non sur la réalité de référence, ce mot désignera deux choses contraires. Ainsi le contraire de la liberté, au sens soviétique, c'est ce que nous appelons la liberté. Le contraire de la détente, c'est la détente. Le contraire de la défense de la paix, c'est la défense de la paix. Contrairement à l'idée reçue, ce qui caractérise le monde soviétique, ce n'est pas la double parole, c'est au contraire la parole unique, mais dans la duplication des réalités. Une parole, deux réalités."

Ce mensonge, pardon, cette double réalité, fait partie intégrante de l'idéologie communiste. Il règne depuis le premier jour et continue de faire des dupes. Besançon rappelle que "le régime communiste n'a pas été inauguré par l'appropriation publique (étatique) des moyens de production, mais par celle des moyens de communication. Bien avant que les usines et les champs aient été saisis, l'avaient été les journaux, les imprimeries, les media. Ils le furent dès le 8 novembre 1917.(...) La naïveté (occidentale) consiste à donner une



valeur universelle à des notions qui ne reçoivent leur sens authentique que dans la sphère délimitée par l'idéologie. Le naïf, par exemple, appellera démocratie un régime où la souveraineté appartient à l'ensemble des citoyens, alors qu'elle qualifie un régime où elle appartient au seul parti communiste; justice sociale un partage équitable de la propriété entre des citoyens, alors qu'elle signifie la remise de toute la propriété à la disposition du seul parti communiste." (*"Court traité de soviétologie"*, 1976)

Le régime soviétique, comme tout régime totalitaire, connaît l'importance décisive de la communication. C'est pourquoi il veut toujours pouvoir la contrôler. Hélène Carrère d'Encausse dit justement: "La dictature du prolétariat est basée sur la force répressive de la police (terreur) et sur le monopole de l'information idéologique (propagande). La politique du parti unique ne tolère aucune nuance. La vérité idéologique est unique, un acte de foi, et ne tolère aucune déviation." (*"Le pouvoir confisqué"*, 1980). Voilà pourquoi, depuis les "événements" d'Afghanistan et de Pologne, un véritable rideau électronique de brouillage s'est abattu tous autour de l'URSS, pour empêcher les émissions occidentales en langue russe ou autre (*BBC, Deutsche Welle, Voice of America*, etc) de pénétrer jusqu'aux postes récepteurs des citoyens soviétiques. (W.A. in "N.Z.Z.", 5/1/81)

Tout ceci est, ou devrait être, parfaitement connu. L'étonnant, c'est que, néanmoins, de nombreux Occidentaux se disant "intellectuels" prennent toujours, après soixante ans de mensonges dévoilés, l'idéologie communiste pour source de leur éperdu besoin de foi métaphysique. Des Occidentaux, mais, révèlent les dissidents soviétiques unanimes, plus personne derrière le rideau de fer. Cependant, les dissidents dérangent. Les soviétologues sont rares, mal notés, écartés, calomniés. Même en Suisse.

LE ROI "DIVERTISSEMENT"

Les grands empires commerciaux, dans leur désir de rendre les media universellement accessibles, adoptent invariablement le "divertissement" comme stratégie de neutralité. La stratégie de l'amusement commercialisé assure automatiquement à un médium le maximum d'influence sur la vie psychique et sociale."

Marshall McLuhan

AUX ETATS-UNIS

Quelle est, en comparaison, la situation dans l'autre pôle: les Etats-Unis d'Amérique? Là, dans ce pays de la liberté, les témoignages abondent. Chaque année, des dizaines de livres, des centaines d'études, des milliers d'articles, sont publiés, qui révèlent, analysent, critiquent, tel ou tel aspect des mass media. Des gens du métier, des journalistes, parlent de ce qu'ils connaissent, écrivent leurs mémoires. David Halberstam, dont les reportages au Congo, en Pologne, au Vietnam, pour le *New York Times*, lui ont valu la plus haute distinction du journalisme américain, le Prix Pulitzer, a publié en 1979, après cinq ans de travail et des centaines d'interviews, une étude de plus de 1000 pages: *"The Powers That Be"* (Les puissances telles qu'elles sont), qui retrace la carrière de quelques-uns des géants des mass media: Luce de *"Time et Life"*, Paley, de *"CBS"*, les Graham du *"Washington Post"*, les Chandler du *"Los Angeles Times"*, et les Ed. Murrow, les Friendly, les Shirer, les Woodward et autres étoiles de la presse, écrite, parlée ou visuelle, des années 1950 à 1980. Ce livre est captivant, mais aussi déprimant. Il montre comment, partout, l'argent, peu à peu, sous prétexte de liberté, corrompt la liberté, pervertit la liberté, enchaîne la liberté, la transforme en hypocrisie, puis en esclavage. Le "sponsor" publicitaire est tout d'abord toléré, puis accepté, puis sollicité, puis courtisé et, enfin, érigé en maître absolu. En 1931 déjà, dix ans après l'invention de la radio, la *"American Tobacco"* dépensait 20 millions de dollars pour la publicité de la seule *"Lucky Strike"*, presque un dollar par auditeur. Néanmoins, la radio était encore le véhicule parfait du journaliste sérieux. Elle encourageait l'intelligence, l'individualisme, la recherche de la vérité, l'analyse approfondie des événements. Elle exigeait des auditeurs un effort de concentration. Elle en faisait les complices des meilleurs reporters, des commentateurs les plus perspicaces. Avec l'avènement de la télévision, tout cela s'est écroulé. Les mass media se sont mis à voler de plus en plus bas, englués dans le sacro-saint dollar comme les mouettes après le naufrage d'un pétrolier. Le grand tournant s'est produit dans les années 1954-55. C'est alors que Sam Paley, patron de la CBS, en violation de l'accord passé avec la NBC, vola à cette société (le terme est de Halberstam) le show le plus populaire, Jack Benny, puis une douzaine d'autres vedettes de music-hall. Jusqu'alors, la NBC, filiale de la *Radio Corporation of America*, fondée par David Sarnoff, était la grande station américaine. La CBS, créée par



Solidarité !

Dessin de Oliphant, in I.H.T., 18/8/77.

Sam Paley, d'origine russe lui aussi, venait loin derrière. Mais, alors que Sarnoff, ingénieur, recherchait avant tout la qualité, Paley, marchand de cigares, ne s'intéressait qu'à la quantité. Il avait compris que, de même qu'un journal peut augmenter ses tarifs d'annonces si son tirage augmente, de même la radio peut exiger des "sponsors" publicitaires plus d'argent si le taux d'écoute s'élargit. Pour Paley, le "rating" devint roi. CBS, pour atteindre la plus grande masse possible d'auditeurs, puis de téléspectateurs, se mit à produire des programmes toujours plus brillants et toujours plus infantiles. C'est ainsi que l'on passa de la "64 dollar question" si populaire de la radio, à la "64.000 dollar question" de la télévision. C'était encore plus bête, mais fascinait encore plus de monde, et rapportait infiniment plus d'argent.

"Dès 1954, écrit Halberstam, les saltimbanques ont fait la loi à la CBS, qui est devenue le support publicitaire le plus colossal du monde". La TV, désormais, change totalement le visage du journalisme américain. Les grands journaux illustrés — *Life*, *Colliers*, *Look*, *Saturday Evening Post* — déclinent, puis disparaissent. Les informations deviennent de plus en plus brèves. Les commentaires, les analyses sérieuses, perdent les heures d'écoute favo-

rables, sont relégués en fin de programme, puis éliminés. La masse exige des distractions. Les publicitaires paient des sommes énormes pour amuser la masse. La CBS devient de plus en plus riche et la qualité de ses programmes de plus en plus indigente. Le seul critère est le "rating", le taux d'écoute. La télévision n'est plus que du *show business*. Le pouvoir de l'argent a tué l'intelligence, la morale, le civisme.

Certes, Halberstam parle ici d'une grande chaîne de media électronique, qui produisait, dans le temps et produit aujourd'hui encore parfois, de très remarquables émissions de prestige. Mais cinquante auteurs font la même constatation à propos d'autres chaînes, de télévision, de radio, de journaux, de livres. Certes, encore, il y a, aux Etats-Unis, des programmes de service public, qui ne sont pas contaminés par le dollar et dont la valeur éducative est grande. Certes, enfin, nous avons choisi les traits les plus frappants, les plus caricaturaux. Mais quoi? N'est-il pas lamentable de voir que, par goût du lucre, les media américains galvaudent, prostituent la merveilleuse liberté qui leur a été confiée par les Pères Fondateurs? Et que leur production, finalement, est tout autant censurée par le Dollar que la production sociétiquie l'est par le K.G.B. ?



UN EXEMPLE A MEDITER : LES OTAGES DE KHOMEINY

Le pouvoir de l'argent a tué l'intelligence, la morale, le civisme. L'exemple le plus récent, dont le monde entier a été le témoin, à la fois fasciné et horrifié, nous a été donné par l'affaire des 52 otages américains, emprisonnés à Téhéran pendant 444 jours, au mépris des règles les plus élémentaires du Droit des Gens. L'affaire ayant été résolue, le 20 janvier, dans la minute même de l'inauguration du président Ronald Reagan et du départ de son prédécesseur, il est possible d'en parler sans passion et avec le recul nécessaire.

On peut, on doit dire aujourd'hui, que le vilain de cette tragédie n'a pas été l'ayatollah Khomeiny et n'a pas été non plus le pathétique Jimmy Carter. Le vilain, c'étaient les mass media américains...

Il est inquiétant que les autres pays, dits libres, aient suivi le mouvement, sous prétexte que leurs media ont le devoir de ne rien dissimuler au peuple de ce qui peut l'intéresser, ou qu'ils ont le droit de diffuser toute information leur paraissant vendable. Car ces pays, dans leur majorité, ne sont pas soumis à la pression irrésistible d'un pouvoir tyrannique, qui s'exprime ici par la Terreur et là par le Veau d'Or. Ils n'ont, ces pays dits libres, dont la Suisse elle-même, et ses voisins, même pas l'excuse qu'il ne s'agissait, dans cette affaire des otages, que d'un litige entre les Etats-Unis et l'Iran, litige assez croustillant, certes, pour passionner les lecteurs et téléspectateurs de partout. C'était là une mauvaise excuse, car, en vérité, il s'agissait de la violation délibérée, par un Gouvernement se prétendant légitime, d'un principe absolu du Droit international, respecté absolument depuis plus de mille ans : la personne des diplomates, des représentants d'un autre Etat, même ennemi, est tabou. Au Moyen-âge déjà, les hérauts d'arme étaient

LES OTAGES ET LE TV-BUSINESS

La chaîne américaine ABC a proposé, durant les deux premiers mois de la prise d'otages américains à Téhéran, chaque soir à 23 h. un magazine d'actualité consacré exclusivement à cette affaire. A la fin, un carton promettait : *Crise iranienne. Demain 35^e jour, otages américains*, comme s'il s'agissait d'un quelconque feuilleton à suspense.

(In : *L'Islam bluffe la télé*, de L. Mercadet, "Actuel" No 3, jan.1980)

sacrés. Même Hitler a respecté cette règle. Même Staline. En cas de grave conflit, on se contente, éventuellement, d'expulser les diplomates, sains et saufs; cas échéant de les confier à une puissance neutre, si l'échange avec ses propres représentants n'est pas possible. Cette règle a été bafouée, elle a été violée par l'ayatollah Khomeiny, maître de l'Iran depuis la chute du Chah. Par cet acte, il s'est mis lui-même hors la loi internationale. Dans ce contexte, le terme de "barbare" dont il a été gratifié n'était pas exagéré.

Mais il faut reconnaître qu'il a, pour paraphraser Lénine, "pendu les Etats-Unis par la corde qu'ils ont eux-même tressée". Khomeiny a pris ces otages et les a manipulés pendant 444 jours, comme des marionnettes, parce qu'il avait étudié, en France, le rôle déterminant des mass media dans le développement du terrorisme et de la guerre froide. Si les media américains, dans leur ensemble, avaient dès le lendemain du *kidnapping*, décidé le *black-out* total des nouvelles, les prisonniers auraient très rapidement été libérés. Car leurs geôliers se seraient aperçus que leur crime ne payerait pas.

Le terrorisme moderne ne prospère qu'en raison de la publicité qu'il reçoit des mass media. La preuve a été faite en Italie. Dès l'instant où non seulement le Parlement, mais la Presse italienne dans son ensemble, a décidé de ne pas publier la prose des Brigades Rouges, le juge Giovanni d'Urso a été rendu à la liberté. Il ne servait plus à rien, du moment qu'on ne pouvait pas exciter les émotions populaires en jouant avec sa vie. Il est hélas vrai que le grand public, partout où on lui offre un spectacle à *suspense*, autour duquel rôde la mort, l'héroïsme, la lâcheté, est friand de sang, de souffrances, de soubresauts des âmes et des corps que l'on torture. Le grand public se laisse enivrer par toute la gamme des émotions humaines : il est cruel, méchant, sadique, peureux, lâche, noble, généreux, sublime, dévoué, ému aux larmes, tout ce qu'on veut, pourvu que l'on chatouille son grand sympathique avec du Grand Guignol.

"Alors, disent les industriels de l'information, pourquoi se gêner? Surtout quand ça rapporte!" Mais ils sont pudiques. Ils n'aiment pas qu'on parle d'argent. Ils se drapent dans la dignité de la liberté de la presse : le public a le droit d'être informé. Les media ont le devoir d'apporter au public ce qu'il demande. C'est-à-dire "du sang à la Une", comme du temps d'Emile de Girardin. "Que crève mon pays, pourvu que monte mon tirage". "E.P.M. pour l'éthique, pourvu que mon taux d'écoute augmente." La liberté de la presse a bon dos !

(Suite au prochain numéro)



WOODROW WILSON

LA SUISSE

ET GENÈVE

par William E. RAPPARD

④



William E. Rappard, de retour dans la capitale des Etats-Unis dès le début de novembre 1918 (Voir "Athénée" No.27, mars 1981), devient véritablement le pivot du lobby helvétique - on pourrait même dire genevois -. En attendant l'audience prévue avec le président Woodrow Wilson, il rencontre, systématiquement, tous ses amis personnels, professeurs de diverses universités, par lesquels il aura de meilleurs contacts encore, s'il est possible, avec l'entourage direct du Président, qu'ils appellent familièrement " The Chief". C'est ainsi qu'il apprend que la Maison Blanche est inquiète au sujet du bolchévisme en Suisse. S'il réussit à s'imposer à Berne, il sera inutile de vouloir faire de Genève la capitale des nations. Un rapport du ministre des Etats-Unis à Berne indique que, pour le Conseil fédéral, "le danger serait réel, mais pas imminent. L'anarchie dans les centres urbains pourrait durer quelques jours, mais serait réprimée, si on ne craignait pas de verser du sang. " Mais, le 11 novembre au soir, alors que Rappard est déjà au lit, le ministre de Suisse, Sulzer, lui téléphone pour lui annoncer la capitulation des Soviétiques d'Olten. Le lendemain, ses amis le félicitent : "On nous fait chanter avec le spectre de la révolution en Europe". "On", note Rappard, ce ne sont pas les Suisses, mais les autres, même les Alliés." Il rencontre un homme très proche de Wilson, Brandeis, qui lui explique la foi profonde du Président : être le porte-parole des masses ; créer un monde où les faibles seront protégés contre la violence. En attendant l'audience présidentielle, Rappard est invité partout.

Le soir banquet de deux cents couverts offert par « Carnegie Peace Foundation » à mission scientifique française. Présidée par Scott. Orateurs: Daniels, Jusserand, Reinach, Cazamian, de Billy.

Reinach me parle de conversation avec Wilson sur Ligue des Nations. A sentiment que seulement perpétuation des Alliés. Rien sur neutres. Croit que veut éviter tout sujet irritant entre Alliés. Ne rien fixer de tranchant et compter sur expérience pour assurer accord. Reinach prend peut-être ses désirs pour des réalités.

Scott, en me recevant, m'a demandé quand je devais voir le Président. Puis il a tout de suite ajouté que je ne devais pas, d'après notre conversation de la veille, le croire, lui Scott, hostile à une ligue des nations, mais seulement aux projets mal mûris de la « League to Enforce Peace ».

Reinach m'a dit qu'on se félicitait en France de la venue de Wilson, entre autres parce que cela tranchait élégamment l'épineux problème de la présidence de la Conférence. « La mariée n'est que trop belle », me dit-il, « puisque même nos ennemis reconnaissent en lui leur chef! »

Le 20 novembre 1918, 3 heures du soir.

En vue entrevue Wilson, ai déjeuné avec Creel. Très optimiste sur fermeté: « Going over to fight. » Me conseille: 1) insister sur prestige intact. Elections sans signification, mais Europe a peur déception, car bruits que Wilson est devenu « pratique » et qu'il sort de son idéal nuageux; 2) demander plan pour les neutres. Question de les citer à la barre, au lieu de les admettre comme collaborateurs, ce qui naturellement est tout à fait inadmissible.

Comme mon sentiment correspond tout à fait à celui de Creel, je ferai très largement mon profit de ses conseils. Compte parler aussi: « free access », neutralité, voyage. Si possible, remettre les photos Borgeaud¹.

Ces notes sont de nature, je pense, à montrer l'intérêt général qu'on portait à la question de la Société des Nations à Washington à la veille de la Conférence de la Paix. Elles montrent aussi la diversité extraordinaire des vues professées à ce sujet.

L'on était seulement d'accord, au State Department et ailleurs, pour reconnaître l'ignorance où l'on se trouvait quant aux intentions réelles du Président Wilson. C'est donc avec une impatience accrue que j'envisageais la perspective de l'entrevue personnelle avec lui dont tout me faisait penser qu'elle était imminente. Elle devait avoir lieu le 20 novembre 1918. Voici les notes que, rentré à l'Hôtel Washington, je rédigeai le soir à 5 h. 30:

Je sors à l'instant du White House. Après un moment de discussion à la porte du parc, j'ai été admis environ à 4 h. 40 et j'ai tout

¹ Mon collègue Borgeaud avait fait graver des médailles en l'honneur de Wilson. On y voyait un aigle américain portant dans son bec un épi de blé à la Suisse, avec la mention: « Thank you on behalf of the families of Switzerland. »



de suite été introduit dans la salle centrale, où je me suis trouvé seul. Puis, instantanément presque, un secrétaire m'a prié de passer dans la salle voisine, beaucoup plus meublée et habitable, où le Président m'attendait. Veston bleu avec deux décorations américaines.

Impression: aussi bien portant que l'an dernier, mais plus gai et encore plus ouvert. Riant parfois doucement, parfois presque bruyamment, surtout en faisant allusion à petites gouvernements étrangers: haine franco-italienne, fluctuations politiques Lloyd George, caractère de la neutralité espagnole, « disciplining Germany ». Je cherche à reproduire cours conversation.

Je suis mon plan: Il me rappelle avec chaleur dernière entrevue. Moi: encore plus important, puisque cette année il s'agit d'intérêts politiques généraux. White House, opinion publique en Suisse, enthousiasme pour Amérique et pour lui, en Suisse, en Europe, chez les neutres comme chez les Alliés et les belligérants. Influence négligeable des élections. On attend tout de lui et on n'a peur que d'une chose, c'est qu'il devienne « pratique ». * « I'm not going to relax in the least. I'm going over to Europe because the Allied governments don't want me to. » (Rire.) Pour éviter que discussion ne prenne un cours fâcheux et pour n'être pas obligé de demander aux Alliés de revenir constamment sur des décisions regrettables. Aussi pour dire certaines vérités, notamment à l'Angleterre, sur la liberté des mers. « I want to tell Lloyd George certain things I can't write to him. I'll tell him: Are you going to grant the freedom of the seas? If not, are you prepared to enter into a race with us to see who will have the larger navy, you or we? »

J'insiste sur puissance opinion publique qui le rend tout-puissant et lui permet de passer par-dessus la tête des gouvernements alliés.

« I know it and I know how jealous they are. I'm stubborn but one has to be worldly wise. » Avait proposé Suisse comme siège Conférence mais s'est incliné pour ne pas faire de dispute.

Je lui parle participation Suisse. Ne croit pas. Suisse serait admise, sans doute, mais ni Espagne (on ne sait pas les mobiles de sa politique), ni républiques Amérique du Sud. Il espère faire à Paris ce qu'il avait essayé sans succès de faire avec l'Amérique du Sud et Centrale il y a quelques années: étendre doctrine Monroe pour en faire un principe de protection mutuelle. « Not a big-brother affair, but a real partnership. »

* Il me revient qu'au sujet de « pratique », il me dit: Les solutions ne sauraient être idéales et je sais que « everybody will be disgusted with me » quoique je ferai l'impossible pour être juste. Mais prétentions excessives: La Pologne qui voudrait s'incorporer des régions purement allemandes, qui ne se contente pas de Danzig port libre avec accès assuré, mais voudrait propriété. De même Tchéco-Slovaques et Yougo-Slaves.

A Paris les Alliés seuls délibéreront en sous-commissions. Mais comment amorcer coopération neutres? Avantages:

- 1) nécessité avoir leur avis sur questions qui les regardent;
- 2) appui désintéressé politique Wilson.

Wilson: « On les consultera lorsque leurs intérêts seront en jeu. »
Moi: « Mais dignité nationale. Pas des criminels qu'on cite à la barre



Le professeur et Madame Rappard.

quand ça plaît aux juges. » Wilson: « Non, mais des plaideurs qu'on appelle à faire valoir leurs intérêts. » Moi: « Alors votre conseil serait de se borner à être vigilants? » Wilson: « Vigilant and intimate. » Moi: « Comment « intime » si on n'est pas admis? » Wilson: « Tout se saura. Moi je ne m'engagerai pas du tout à garder le secret sur l'objet des délibérations. » Moi: « Mais si public, « vigilant » suffit. Pourquoi et avec qui être « intime » par-dessus le marché? »

— « Well, Mr. House, my alter ego, will always be ready to hear any suggestions. »

Je cherche à montrer à Wilson que cette méthode est contraire à intérêts vraie ligue et à intérêts américains, car appui des neutres lui serait toujours acquis. Et je reviens sur demande admission. « Well, if you asked to be consulted every time a question concerning your interests came up. How would that do? » Moi: « Non, ça ferait de nous des espèces de protectorats des Alliés. » — « Alors, dit Wilson, mon conseil serait d'ajourner toute décision jusqu'à ce que j'aie eu le temps de me rendre compte de la psychologie de ceux que je vais chercher à persuader à Paris. Mais ne demandez pas seulement à moi, mais surtout aux Alliés. » Moi: « Pour la forme, oui. Mais nous aimons mieux vous demander à vous parce que nous vous savons plus désintéressés. » Wilson: « Yes, but the Allies are getting a bit jealous. I had to tell the Germans to address us all as the people over there resented it. They think I want to run it all. » Moi: « But you are, I hope. » Wilson: « I hope so too, but it would be unwise to let them feel it too obviously. »

Je lui explique question neutralité. « Si vous formez ligue sans nous et que vous nous acceptiez ensuite, nous n'aurons rien eu à dire sur sa formation. Or nous aurions, tout comme les autres neutres d'Europe, des revendications particulières. La neutralité nous a préservés. Serait-elle encore possible? » Wilson: « Si vous restez en dehors vous aurez toujours notre appui en cas d'agression. » Moi: « Mais notre tradition, notre désir populaire est de ne pas rester en dehors. Et si nous entrons, aurions-nous encore le bénéfice de notre neutralité? » Wilson: « Oui, pourquoi cela ne serait-il pas possible? » Moi: « Et en cas blocus économique? » Wilson: « Vous seriez ravitaillés par nous. » Moi: « Mais nous dépendons beaucoup plus de l'Allemagne que l'Allemagne de nous. » Wilson: « Il en sera moins ainsi après la guerre qu'avant. » Moi: « Problème reste irrésolu. » Wilson: « Nous en reparlerons à Paris. » Moi: « Vous serez plus loin de la Suisse à Paris qu'à Washington. » Wilson: « Dans un sens oui, mais nous nous souviendrons de la Suisse car nous y tenons. »

Reste conversation sur sanctions. Assez obscur. Veut désarmement mais pas police internationale. « The question of the command would break up the Conference immediately. » Action collective, économique et militaire, oui. Mais promise, obligatoire? Douteux.

La fin de la conversation un peu bousculée parce que depuis 20 minutes le visiteur suivant attendait.

A ma question: « En l'absence police internationale n'avez-vous pas peur que désarmement se heurtera à rivalités et soupçons mutuels? » — « I'm sure of it. France and Italy, for instance, have no use for each other. It will be a long rocky road. »

Partie Conférence relative Société des Nations ne pourrait-elle se faire en dehors Paris, en Suisse par exemple?

Wilson: « Je n'y ai pas songé, mais pas impossible. »

J'ouvre paquets Borgeaud qu'il accepte avec bonté.

S'excuse de ne pouvoir me retenir plus. Sur offre service en Europe: « Thank you. Yes. We'll get into touch in Paris. »

Impression générale: Franchise extraordinaire. « Thinking aloud » — « Between you and me » (sur rivalités entre Alliés). Mais, malgré volonté fermeté, me semble tout de même avoir été un peu joué par Alliés dans affaire exclusion des neutres. Pour obtenir participation Suisse, si elle est encore possible, il faudrait un travail diplomatique très intense.

Personnellement bienveillance très cordiale et ton réelle intimité.

Si neutres seront admis ce ne sera en tout cas qu'à la suite décision à prendre à Paris et seulement pour partie Conférence qui suivra règlement guerre = pas en 1918. Quant à Allemagne, ne pourra être admise Société des Nations que plus tard. « Not on probation, a term offensive. But postponed. »

« Economic policy of League not necessarily free trade. But no discrimination among members. »



« Through my cable to Lloyd George I tied him up in his speech. »
 Sur bolchevisme en Suisse, rassuré mais « Trouble from all the people you've been obliged to be hospitable to. »

Les soupçons du Mexique s'expliquent dans une certaine mesure par l'affaire de l'annexion du Texas, « a somewhat dark spot in our national history. »

Avant même la rédaction de mes notes, je me suis empressé de m'informer des efforts infructueux d'organiser la paix dans le continent américain dont m'avait parlé le Président et qu'il espérait, à Paris, étendre au monde entier. Je n'eus pas de peine à découvrir le texte d'un projet de traité au sujet duquel les républiques américaines avaient été sondées à Washington au cours de l'hiver 1914-1915. Il y était prévu « une garantie commune et mutuelle d'intégrité territoriale et d'indépendance politique ». C'étaient les termes mêmes qui allaient devenir ceux du fameux article 10 du Pacte de la Société des Nations, dont voilà donc la véritable origine historique .

WILSON, LA SUISSE ET GENÈVE A LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

Cette entrevue du 20 novembre 1918 fut à bien des égards décisive pour la suite des démarches helvétiques en ce qui concernait la future Société des Nations. Le Conseil fédéral, naturellement prévenu des vues du Président américain par mes soins, et aussi, je crois, par ceux de la Légation des Etats-Unis à Berne, me chargea dès mon retour en Europe de me rendre à Paris. J'y fis un séjour presque ininterrompu de janvier à mai 1919.

Pendant les longues semaines que dura la Conférence de la Paix à Paris, je cherchai de mon mieux à me conformer au conseil de « vigilance » que j'avais reçu du Président Wilson avant son départ pour l'Europe. Je cultivai de même, avec une insistance bien importune, je le crains, l'« intimité » de la délégation américaine à laquelle il m'avait invité. Je vis surtout, et presque quotidiennement, son *alter ego*, le colonel House, et son principal conseiller juridique, David Hunter Miller, grâce à la bienveillance desquels je fus en mesure, au jour le jour, de tenir le Gouvernement suisse au courant de l'élaboration du Pacte de la Société des Nations ainsi que des pourparlers relatifs à son siège. Quant au Président Wilson lui-même, qui présidait en personne à cette élaboration et qui dirigeait, de loin mais avec constance et avec le résultat que l'on sait, ces pourparlers vers leur solution helvétique et genevoise, il voulut bien m'accorder deux audiences.

La première eut lieu le 12 février 1919, peu avant son premier retour aux Etats-Unis. Voici la transcription littérale des notes que je confiai à mon journal à ce sujet à 10 h. 45 du même soir :

Ce soir 8 heures, Hôtel Murat. De 8 h. 10 à 8 h. 50 conversation en tête-à-tête avec Lui ! Cadre: gendarmes français avertis. Soldats présentant les armes. Entrée monumentale. Introduit dans joli salon. Président arrive au bout d'un instant en smoking, drapeau américain en pierres précieuses à la boutonnière. Ton cordial et confiant. Parfois gai mais en général sérieux. Sujets: Suisse et Société des Nations avec neutralité. N'avait pas songé à neutralité. Plan, que j'avoue avoir vu, prévoit sanctions économiques obligatoires, militaires facultatives. Tout de même, il faudrait demander exemption à cinq pays directeurs en



entrant. Peut-être en échange services en temps de paix. Siège: favorable à Genève. Peut-être Français demanderaient pour eux. La Haye, Anglais opposés. Lui, Wilson, pas d'opinion sur justice soupçons Anglais. Pas sur terre monarchique. Suggère Suisse offre site avec privilège extraterritorialité. Faciliterait peut-être exemption [sanctions].

Procédure: prévoit solliciter admission quand Ligue fondée. Offre avant peut-être opportune.

Je dis: Nous eussions été plus loin: raison commandait prudence. Surtout scrupule constitution américaine.

Sur Rhin: Ignorait intentions françaises. Mais indigné. Toujours les mêmes, toujours égoïstes. M'engage à voir de sa part Lansing et White (confiance dans sa connaissance des habitudes diplomatiques). Veut représentation. Mais ne conseille pas chef affaires étrangères, car n'aime pas citer à barre surtout ministres dont rang supérieur à ceux qui les écoutent et doivent les juger.

Veut encore rappeler devoirs envers neutres avant de partir. Croit que nous sommes les seuls à nous être agités au sujet participation. N'a pas du tout l'air de nous le reprocher.

Nouveaux Etats admis si « self-governing ». Viendra peut-être à Genève, si d'autres neutres seulement pas si jaloux. Les Espagnols voulaient à tout prix sa visite. Ne voulait pas y aller.

Reste conversation sur France. Navré. « Petty. » « Stupid. » « Insane. » « Obsession. » Me demande si opinion nationale toujours avec lui. Je ne sais trop que répondre. Presse évidemment très mauvaise. Oui, mais pas libre. Pays aussi bureaucratique que Prusse. Tire papier de poche et lit ordres donnés à presse par Gouvernement français: 1) républicains aux U.S.; 2) exagérer désordre Russie; 3) faire peur avec l'Allemagne.

Indigné. S'il le faut fera appel à opinion publique. Mais Clemenceau cède toujours. Ce qui fait penser que pas sûr de son opinion publique.

« Ce qu'ils m'ont tourmenté avec régions dévastées. » Maintenant que j'ai vu Reims, disent que ce n'est pas assez. Me disent sans cœur



[bowels]. Veulent affamer Allemagne, puis la faire payer. Voudraient armée internationale contre Allemagne. Wilson: mais Pologne, Bohême, Hongrie, Yougo-Slavie tout aussi menacés! Sur annexions Wilson sera inexorable. « Rather be stoned in the streets than give in. »

Affaire Valentine Thomson et Trocadéro. Clemenceau a empêché manifestation des femmes. Veut empêcher contact avec opinion publique.

Impression générale: Vigueur, parfois un peu fatigué. Vraie déception et irritation contre France. Sympathie pour Genève. « Perhaps my presbyterianism? »

Recommande de retenir:

- 1) représentation non diplomatique;
- 2) offre site comme District of Columbia;
- 3) voir Lansing et White pour Rhin.

Accueille très bien Croix-Rouge internationale et peut-être voyage Genève à ce sujet.

L'intérêt principal de cette entrevue m'apparut alors et me paraît toujours d'ordre psychologique bien plus que politique. Il réside, me semble-t-il, moins dans les opinions exposées que dans l'extraordinaire vivacité de leur expression. A la veille de son premier retour dans son pays, Wilson était manifestement incertain de l'accueil qu'il y trouverait. Il se montrait irrité de toutes les circonstances qui l'avaient empêché de donner sa mesure en Europe. Il était notamment exaspéré par l'hostilité qu'il sentait dans certains milieux officiels français et par la résistance qu'ils opposaient à son désir d'en appeler directement à l'opinion européenne pour faire prévaloir son idéal international sur les nationalismes rivaux.

Mon but, en sollicitant cette audience du Président Wilson, n'avait naturellement pas été de recueillir des confidences relatives aux sentiments dont il était animé à l'égard de ses alliés. De tels propos étaient au contraire pour m'embarrasser beaucoup plus que pour me réjouir. La bienveillance de la France voisine était, en effet, au moins aussi importante pour la Suisse que celle des Etats-Unis. Et rien n'eût été plus fâcheux pour nous que le soupçon d'une partialité pro-américaine. Les épanchements francophobes du Président Wilson à son modeste interlocuteur helvétique, éclatant ainsi sans la moindre provocation de la part de celui-ci, étaient si inattendus et me paraissaient si inexplicables que je me demandai s'il fallait les attribuer à quelque arrière-pensée. Songeait-il peut-être à venir en Suisse pour y faire des déclarations à l'intention de l'Europe avec une liberté dont il se sentait privé par les égards dus aux hôtes de la Conférence de la Paix? Mais à une timide question que je hasardai à ce sujet il répondit en des termes qui me montrèrent qu'il n'en était rien. Il n'avait apparemment cédé qu'à un besoin de franchise d'autant plus naturel chez l'universitaire qu'il était resté qu'il devait sentir que ses indiscretions étaient sans inconvénient en raison même de l'insignifiance politique du jeune collègue académique qui les recueillait.

Cependant, bien que l'esprit du Président ait été manifestement dominé à ce moment par des soucis très étrangers à la petite Helvétie neutre, et bien plus vastes qu'elle, il ne la perdait pas de vue. Il n'ignorait ni son espoir d'adhérer à la Société des Nations, ni son désir d'offrir l'hospitalité de son territoire au siège de celle-ci, ni même son attachement indéfectible à sa neutralité traditionnelle. Il devait montrer très clairement ses sentiments à cet égard dès la première séance de la Commission de Crillon, après son

retour à Paris le 22 mars 1919. En présidant cette séance, il donna lecture d'une lettre du Conseil fédéral dans laquelle M. Calonder déclarait en son nom que « la Suisse considérerait comme un grand honneur de pouvoir offrir l'hospitalité de son territoire pour le cas où la Société des Nations voudrait fixer son siège » dans ce pays. Lorsque la sous-commission nommée pour examiner cette question fit rapport à la quatorzième séance de la Commission de Crillon, le 10 avril 1919, le Président appuya très énergiquement ses conclusions favorables à Genève. Il déclara à ce propos:

Notre désir à tous, c'est de libérer le monde des souffrances de la guerre. Nous n'y réussissons pas si nous choisissons une ville dans laquelle le souvenir de cette guerre rendrait impossible toute discussion impartiale. La paix du monde ne saurait être assurée par la perpétuation de haines internationales. Genève est déjà le siège de la Croix-Rouge internationale, qui s'est mise à la disposition des deux groupes de belligérants et qui, autant que possible, est demeurée insensible aux antipathies provoquées par la guerre. De plus les Suisses sont un peuple voué à la neutralité absolue par leur Constitution et par leur composition ethnique, faite de races et de langues diverses. Leur pays était destiné à être le point de rencontre des autres peuples désireux d'entreprendre une œuvre de paix et de coopération.

A l'issue de cette séance de nuit, je notai dans mon journal:

Minuit 40. J'ai été au Crillon. Vers minuit un quart les membres de la commission de la Ligue des Nations sont sortis les uns après les autres: Smuts, Cecil, Vesnitch, Hymans, Kramarz, Venizelos, Bourgeois, etc., et enfin Wilson. Je monte au troisième et House m'accueille très amicalement. « By how much was Geneva turned down? » demanda-t-il avec un sourire malicieux à Moore. Douze contre six en notre faveur. Les Belges se sont défendus comme des lions et la France a voté pour eux. Mais Wilson a fait un magnifique discours en notre faveur, paraît-il, et il l'a emporté. Ce détail de la séance est strictement confidentiel, me dit House avec toute sa force. « You must go and convince some of the other nations before the plenary conference », ajouta-t-il très gravement.

Je rentre avec Miller exténué. Je n'ose pas lui parler car il me dit qu'il est à bout.

Depuis cette séance mémorable je ne revis qu'une fois le Président en tête-à-tête. C'était le 28 avril, le jour même de la séance plénière de la Conférence de la Paix appelée à approuver le texte du Pacte et par conséquent aussi le choix de Genève comme cité du siège. Depuis la séance du 10 avril nous n'avions plus de réelles inquiétudes à ce sujet, bien que la déception de la Belgique et l'hostilité de la France à ce choix ne se soient pas atténuées. Mais nous n'étions guère plus rassurés quant à l'avenir. Genève ne deviendrait siège de la Société des Nations que si la Suisse entraînait dans l'organisme international. Or l'avis du peuple suisse, qui devait être consulté à ce sujet, demeurait douteux. On estimait très généralement à Berne que cet avis n'avait aucune chance d'être favorable si l'entrée de la Suisse dans la Société des Nations compromettrait en quoi que ce soit sa neutralité traditionnelle.

Vers la fin de la Conférence de la Paix et même après, tous nos efforts tendirent donc à obtenir des Puissances alliées une déclaration à ce sujet dont il serait possible de faire état devant l'opinion helvétique.

Suite au prochain numéro.



LE CERN INSOLITE (Rapport)

FICHE D'ACHEMINEMENT - ROUTE SLIP

Veillez/Please

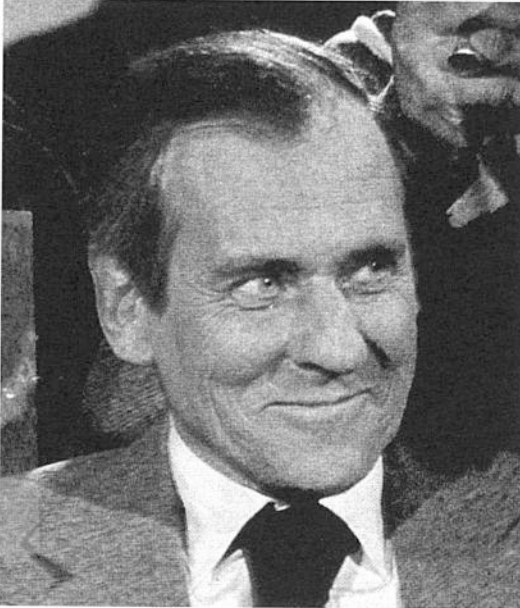
<input type="radio"/> Donner suite/Take action	<input type="radio"/> Noter/Note
<input type="radio"/> Approuver/Approve	<input type="radio"/> Payer/Pay
<input type="radio"/> Commenter/Comment	<input type="radio"/> Classer/File
<input type="radio"/> Signer/Sign	<input type="radio"/> Retourner/Return



Suite à la conférence de Roland Messerli sur le CERN INSOLITE, les participants à cette soirée organisée par la Classe Agriculture et Art de vivre, se sont retrouvés les 6 décembre (12 personnes) et 16 décembre (11 personnes) de l'année dernière pour visiter le CERN. Il ne s'agissait pas d'un marathon à travers le CERN : 3 points de chute avaient été prévus. C'est ainsi que les visiteurs de la Société des Arts sont descendus dans le tunnel du synchrotron à protons de 400 Gev (~ 7 kms de circonférence, 4 m de diamètre). La visite du Hall Nord N°1 (à proximité de Prévessin) a donné une bonne idée aux visiteurs des complexes expérimentaux développés au CERN (alors qu'au 19^{ème} siècle, un physicien concentrait ses recherches, tout seul, sur quelques m² actuellement ce sont plusieurs dizaines de physiciens qui exploitent une seule et même "manip"!). Finalement, retour dans le domaine du "concret" avec la visite de la grande chambre à bulles européenne BEBC (là au moins "on voit des bulles" à défaut d'en faire).

Ces visites se sont terminées par une sympathique verrée, qui a permis à chacun de faire plus amples connaissances.

Le proton de service



Jean d'Ormesson
Jean d'ORMESSON.

Jean d'ORMESSON devait venir au Palais de l'Athénée, il y a dix-huit mois, pour parler, aux côtés de Jeanne HERSCH et de ZINOVIEV, à propos du trentième anniversaire de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme. Cela n'avait finalement pas joué. L'auteur soviétique avait d'autres engagements. Un autre rendez-vous n'avait pas pu être arrangé. D'Ormesson m'avait répondu : " Il est vrai que nous sommes souvent odieux. Mais pourquoi ? Par manque de temps dans cette vie harassante que nous menons à peu près tous. Savez-vous que je reçois quelque deux cents lettres par jour ? J'en suis quelquefois à prendre la décision de quitter Paris. En tous cas, il me faut tout refuser et n'envisager aucun débat, aucun dîner, aucun colloque pour le moment." S'il ne pouvait venir à Genève, je pouvais me rendre à Paris, pour lui poser quelques questions au sujet de son dernier livre, un pur chef-d'oeuvre.

Bref, entre un saut à Bruxelles et un voyage au Brésil, Jean d'Ormesson trouva finalement un moment pour me recevoir, dans son antre de travail, son capharnaüm, dont les tables, les bureaux, les bibliothèques croulent sous des tonnes de livres, d'archives, de revues, de journaux. Il y en a partout, même et surtout par terre. L'Académicien en prend une brassée pour m'offrir un siège. Lui-même renonce et s'assied sur une pile de livres qu'il est en train de lire. Il a le sourire et paraît calme et détendu. Les cerbères virevoltent et viennent sussurer à son oreille le nom de gens qui ont réussi à s'introduire dans l'antichambre. Il lève les yeux au ciel. Le téléphone sonne. Il répond : " Mais non, mon cher ministre, tu ne me déranges pas du tout." Pendant qu'il parle, mes yeux se reposent sur un petit jardin intérieur. Les pousses des arbustes s'essayent à verdir sous un premier rayon de soleil. Puis notre conversation reprend où elle s'était arrêtée. Jean d'Ormesson me parle de Dieu. Et de Chateaubriand. Et des femmes qu'il a aimées. Et du Nègre de Pontarlier. Il n'est pas question d'enregistrer ses réponses. Je me contenterai de transcrire mes questions et de reprendre, pour lui être fidèle, dans "DIEU, SA VIE, SON ŒUVRE", les réponses telles que d'Ormesson les a formulées pour l'éternité.

Victorin Dieu de Bellefontaine

DIEU SA VIE, SON ŒUVRE

par Jean d'ORMESSON de l'Académie française

une interview

de Victorin DIEU de BELLEFONTAINE

D.B.: J'ai lu votre livre d'abord avec curiosité, puis avec un enthousiasme croissant. Il est tout simplement prodigieux. Il est tour à tour très profond et pétillant comme du champagne ; son érudition donne le vertige et son humour fait rire à gorge déployée. Vous n'avez pas péché par humilité en vous attaquant à un tel sujet !

J.d'O.: De ce livre je dirai n'importe quoi, sauf qu'il puisse être modeste.

D.B.: Certes, "Au plaisir de Dieu", titre d'un de vos très beaux livres, est la devise de votre famille. Mais d'où vous vient cette familiarité avec le Tout-Puissant ?

J.d'O.: Je sais qu'on ne parle pas de Dieu : on parle seulement à Dieu. Je suis une partie de quelque chose qui n'est peut-être qu'un rêve, mais qui me dépasse et me comprend. C'est cet ensemble que j'appelle Dieu. La science, la morale, l'histoire se passent fort bien de Dieu. Ce sont les hommes qui ne s'en passent pas. Tout le malheur de Dieu - son bonheur peut-être aussi, mais en tout cas son malheur - ne vient jamais que des hommes. Nier l'homme, c'est nier Dieu, mais nier Dieu, c'est nier l'homme.

D.B.: Vous avez voulu écrire l'histoire de l'infini, la biographie de l'Eternel. Pourtant, c'est des hommes que vous parlez et de Dieu à travers notre temps.

J.d'O.: Même les fous donnent un sens à tout ce qui les entoure. Le monde n'a peut-être pas de sens : les hommes lui en prêtent un. C'est si Dieu n'existe pas que nous avons le droit de l'imaginer ou, au moins, d'essayer - toujours en vain, bien entendu. S'il existe, il faut se taire. Telle est la faiblesse de l'homme, enchaîné à l'histoire, que tout livre sur l'éternité n'est qu'un livre sur son temps.

D.B.: Vous annoncez une biographie de l'Eternel et, en fait, c'est de Lucifer, son fils qui a mal tourné, que vous parlez avec prédilection.

J.d'O.: Il n'y aurait pas d'histoire, si le mal n'existait pas. L'amour de Dieu s'étendait jusqu'au mal. C'est le mal qui ferait l'histoire, et le bien qui en profiterait. Tout ce qu'aurait semé Lucifer, Dieu le récolterait. Lucifer imaginait le monde que Dieu répugnait à faire jaillir du néant. Et Dieu lisait le monde dans l'esprit de Lucifer. Voilà l'origine de ce fameux problème du mal qui a fait couler tant de sueur sur le front des philosophes et tant d'encre dans tant de livres.

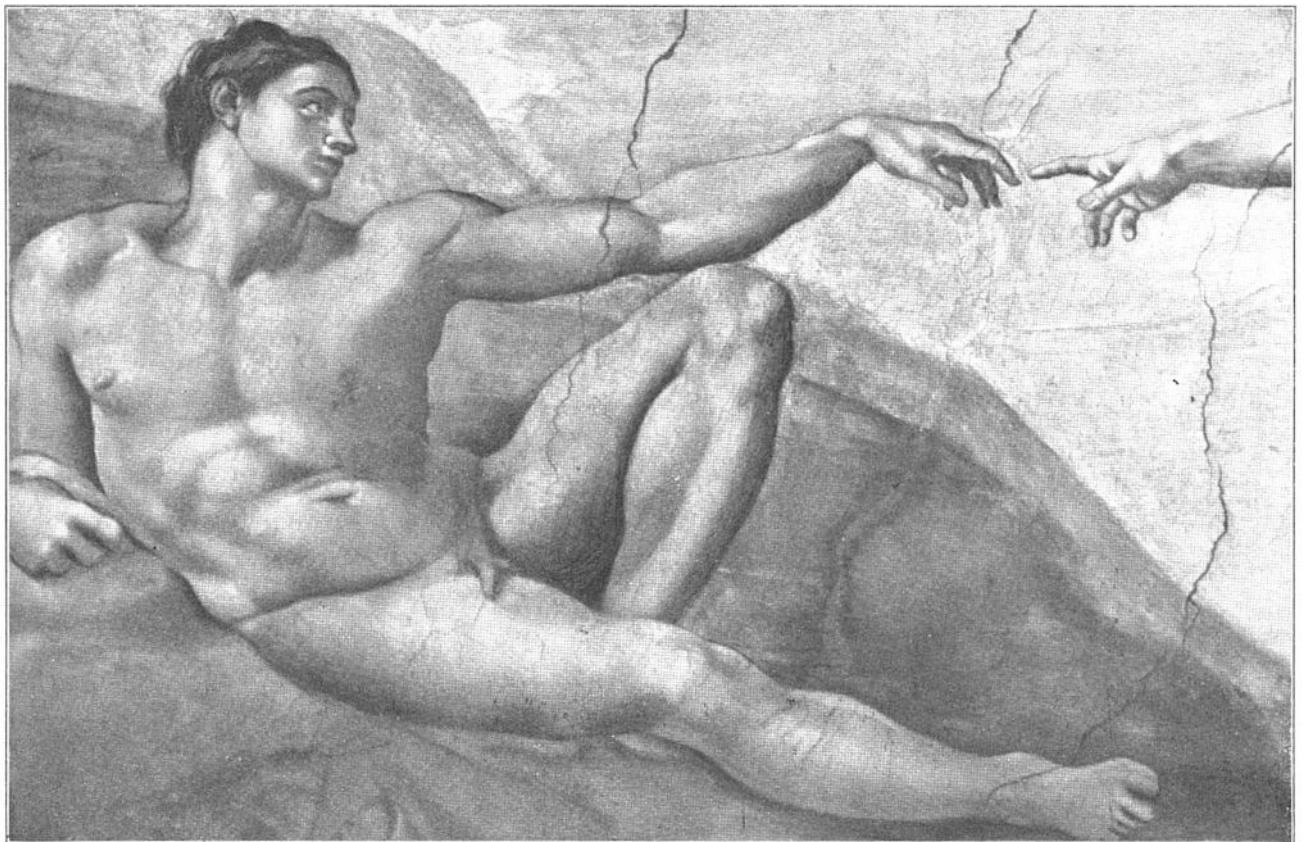
D.B.: Comment expliquez-vous Lucifer et l'amour que Dieu lui porte, malgré tout le mal qu'il fait ?

J.d'O.: Lucifer n'est autre qu'un daltonien de l'âme. De même qu'à l'origine le tout et le rien ne se distinguaient guère aux yeux du Tout-Puissant, de même le mal et le bien

A D A M
c r é é
par
D I E U

Michel-
Ange

Chapelle
Sixtine



se confondent et s'inversent dans l'esprit de l'ange des lumières, qui deviendra le Malin. Il pense, lui, que du mal surgira un grand bien - et ce bien sera l'univers où règne le désir, autre nom de l'histoire. Aux hommes, Lucifer a dit : " Je ne vous promets que du plaisir. Mais ce plaisir-là, il n'y a que moi, moi seul, qui sois capable de vous le donner. Avec moi, je ne vous promets qu'une chose - mais décisive : vous ne vous ennuierez pas !"

- Satan, lui dit Dieu, tu m'as déjà tenté et tu me tenteras encore. Je ne serais pas l'Esprit du bien si je cédais à l'Esprit du mal. Mais parce que je suis l'Esprit du bien, je donnerai toutes ses chances à l'Esprit du mal contre l'Esprit du bien. Tu régneras plus que moi-même sur ce monde qui est si beau. Tu t'efforceras de le détruire, de l'abîmer, d'y semer la laideur, la folie, la violence, le mensonge - et jusqu'à un certain point tu y réussiras. Tu feras passer la laideur pour la beauté, la folie pour la sagesse, la violence pour la douceur et le mensonge pour la vérité. Tu t'empareras du bien pour en faire jaillir le mal. Je te reprendrai le mal pour le transformer en bien.

D.B.: *En somme, la thèse que vous développez, c'est que le bien a besoin du mal .*

J.d'O.: C'est la rencontre du bien et du mal, le baiser de Judas, la crucifixion du Christ trahi, qui marquent l'accomplissement chrétien des Ecritures et le retournement de l'histoire. Dieu se déchaînera contre le mal, mais il aura besoin de lui : car toute chose dans ce monde aura besoin de son contraire. Si le Christ n'avait pas été livré aux Romains et au sanhédrin, si la coupe d'amertume avait été écartée des lèvres du Sauveur, le salut de l'humanité par la crucifixion aurait été compromis. Judas, à cet égard, est un instrument privilégié de la Providence. Satan avait très bien compris que son opposition à Dieu était encore un des rouages, et peut-être le plus puissant, de la machine qu'il avait lui-même contribué à mettre en marche. L'histoire fonctionnerait parce qu'il y aurait du bien et du mal, du positif et du négatif, le diable et le bon Dieu.

D.B.: *Etait-ce vraiment l'amour, ce lien indéfectible unissant Dieu à Lucifer ?*

J.d'O.: Dieu contemplait Lucifer, sa créature et son image. Et Lucifer contemplait Dieu. Et il l'adorait . Mais il ne se sentait plus en lui. Il l'adorait du dehors. Alors ils se parlèrent l'un à l'autre. Et Dieu devint le verbe et le verbe était Dieu. Entre Dieu et Lucifer s'était glissé ce lien de feu d'où allaient naître le temps et le monde et la souffrance et l'histoire. Et le mensonge et le mal. Et tous les bonheurs. C'était l'amour.

D.B.: *N'est-ce pas une chose terrible que cet amour pour un fils rebelle ?*

J.d'O.: Depuis toujours et pour toujours, tout au long de sa vie éternelle, Dieu a un faible pour les rebelles.

D.B.: *En écrivant ce livre, Jean d'Ormesson, avez-vous, vous-même, compris Dieu ?*

J.d'O.: Ce qu'il y a d'incompréhensible, c'est que le monde soit compréhensible. Et ce mystère-là n'est pas une affaire de savoir, de pensée, de nécessité ou de liberté : c'est une affaire d'amour. Le monde, l'histoire, les hommes, ne prennent un sens que dans l'amour. Malgré ces centaines de pages, je ne sais pas ce qu'est Dieu, je ne sais pas ce qu'est le monde, et l'espace, et le temps, je ne sais rien de la vie. Mais je sais que vivre, c'est mourir. Nous mourrons tous.

D.B.: *Vous voilà revenu à une humilité qu'il vous plaisait de nier au début .*

J.d'O.: L'auteur est français, pardonnez-lui. Il est né au XXe siècle, ne lui en veuillez pas. Il ne sait pas faire grand-chose et il parle de ce qu'il connaît. A peine, bien entendu. Mais enfin mieux que le reste qu'il ne connaît pas du tout.

D.B.: *Pourquoi avez-vous pris Chateaubriand pour modèle?*

J.d'O.: En raison de son art sans pareil de tricoter ensemble la vie privée et l'histoire.

D.B.: *La phrase la plus importante de votre livre ?*

J.d'O.: "...où il est prouvé que ce livre fera un bien fou à ses lecteurs..."

D.B.: *Et la phrase la plus émouvante ?*

J.d'O.: Ce n'était pas le soleil, ce n'étaient pas les étoiles : c'était une lumière de l'âme.

D.B.: *Quant à moi, j'ai trouvé sublime qu'au bas de la dernière page, 489, après tout ce palpitant récit, vous écriviez un seul mot : début .*

Victorin Dieu de Bellefontaine



Patek Philippe.
Parce qu'au sommet, il n'y a de place
que pour un nom.